

15 SEPTEMBRE 1945

PRIX : 30 FRANCS

LE

# MONDE ILLUSTRÉ



LE MAGNIFIQUE EFFORT DES HOMMES DU RAIL  
(Lire notre article page 16)

**UN GRAND REPORTAGE : LES GUEULES CASSÉES**

F.R.9



**CAMUS**  
"LA GRANDE MARQUE"  
COGNAC

EXPRESS - PUBLICITÉ



ENIGME...  
POUR VOTRE CHANCE  
CERTITUDE  
POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE  
**LOTÉRIE NATIONALE**

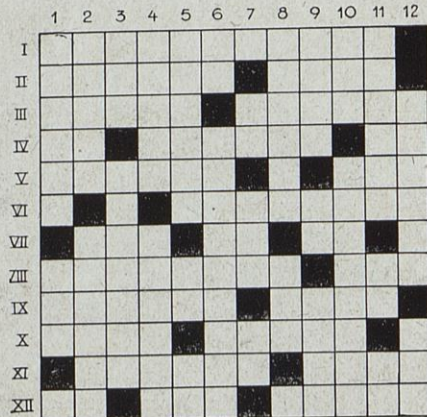
# NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 27

**HORIZONTALEMENT.** — I. Inspecte les lignes du front. — II. N'avait pas sa tête à lui. — Paradis des oiseaux. — III. Fléchit quand la pièce est belle. — Prennent le vent. — IV. En cour. — Sert de garniture. — Porta la culotte. — V. Fait partie d'une ordonnance. — La richesse le rend humble. — VI. Une façon de mettre les choses bien à l'abri. — VII. Seul le dernier est de mise. — Note. — Couvert de mousse. — VIII. Une poire pour la soif. — Vert pour des jaunes. — IX. Ne peut se faire sans correction. — Ombellifère. — X. Dans l'établissement d'une filiation. — Défié par Rodrigue. — XI. Historien de Londres. — Permet à tout le monde de parler hébreu. — XII. Sert dans la préparation des bleus. — Possessif. — Fleuve et lac.

**VERTICALEMENT.** — 1. Gîte à la noix. — Aisé à percevoir. — 2. Alimente parfois une médisante qui a bon bec. — Est à l'affût. — 3. En toupie. — Ultime épreuve. — 4. Recueillie parfois dans un vaisseau. — Fournirent à Aristée un nouvel essaim. — 5. Un ingénieur de Quevilly l'utilisa comme fixateur. — Pronom. — Foulé par un chœur russe. — 6. Charpente. — Rend une eau impure. — 7. Adverbe. — Donnée par un arbitre. — Pas loin de Vertus. — 8. Dans la bouche du gueulard. — Impure si elle est naturelle. — 9. Borne. — Batterie. — Station de la ceinture. — 10. Fut lente. — Fait rougir sa victime. — 11. Certains y font mourir un péripatéticien. — Quel dommage ! — Phonétiquement : baptisa son tombeau. — 12. L'on s'y rend parfois avec un sifflet. — Doit tout son succès à la beauté de ses traits.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 26

**HORIZONTALEMENT.** — I. Poussière, Mi. — II. On, Talmouses. — III. Idéal, Mirage. — IV. Négligé, Op. — V. Telle, Naphte. — VI. Aéré, Léo. — VII. Udn, Esse, Dr. — VIII. Rôtisseur, Ue. — IX. Cid, Etriers. — X. Fini, Niort. — XI. Iléon, Enervé. — XII. Le, Thérèse.

**VERTICALEMENT.** — 1. Pointeur, Fil. — 2. Ondée, Docile. — 3. Eglantine. — 4. Stalle, Idiot. — 5. Salières, Nh. — 6. Il, Essen. — 7. Emmen, Setier. — 8. Roi, Aleurone. — 9. Europe, Rires. — 10. Sapho, Etre. — 11. Meg, Dur. — 12. Isère, Restes.

## PHILATÉLIE

Le marché philatélique a connu déjà pendant les cinquante dernières années plusieurs hausses sensationnelles et aussi plusieurs crises plus ou moins graves. Il les a toutes survécues et n'a jamais perdu son attrait ni sa puissance d'expansion. La hausse, provoquée par la guerre et dictée avant tout par l'instabilité monétaire, a pris en 1943-1944 des proportions extraordinaires non seulement en France, mais dans le monde entier. D'après les récentes estimations des milieux compétents, les capitaux investis actuellement dans les valeurs philatéliques égalent à peu près ceux qui sont investis dans les pierres précieuses.

Ainsi la philatélie, qui, il y a encore 20 ans, malgré toute son expansion de l'époque, n'était que le passe-temps favori d'une grande communauté d'hommes unis par leur goût de collectionneur, est devenue un facteur important de la vie économique. Mais il y a dans tous les pays des gens et parmi eux des experts économistes pour qui la valeur d'un objet est déterminée par son utilité et sa nécessité. Pour eux un timbre-poste, même le plus beau 1 fr. vermillon, n'est qu'un morceau de papier coloré sans aucune valeur réelle. Ils refusent de reconnaître l'existence des « valeurs philatéliques » et selon eux le marché des timbres pourrait s'écrouler à n'importe quel moment quand la passion du collectionneur succombera à une lassitude.

Mais un diamant est-il autre chose qu'un morceau de pierre ? A-t-il une valeur d'utilité ou de nécessité ? Aucune. Néanmoins, depuis des temps bibliques, les pierres précieuses représentent des valeurs solides et durables. Des souverains et même des Etats avaient souvent investi toute leur fortune en pierres précieuses. Celles-ci aussi n'étaient au début que des objets de collection, qui par leur beauté frappaient l'imagination de l'homme et son sens artistique, tout comme le timbre-poste.

Jadis quand le monde philatélique n'était composé que de collectionneurs et de quelques intermédiaires professionnels, la moindre secousse qui frappait le portefeuille des collectionneurs se faisait immédiatement et très sensiblement ressentir sur le marché philatélique. L'entrée des capitaux importants

dans le monde du timbre place la philatélie sur de nouvelles bases au point de vue économique. Des personnes et des groupements possédant une grande puissance financière s'étant engagés dans la philatélie, les prix des timbres ne sont plus dictés par le libre jeu des offres et des demandes. Cela offre des inconvénients mais aussi des avantages.

Inconvénients : manœuvre spéculative, dictature dans le domaine des prix. Avantages : expansion de la philatélie et stabilité du marché. Cette dernière circonstance, est à souligner. Nous avons vu pendant les vingt dernières années comment à plusieurs reprises des groupements financiers importants sont intervenus à Londres et à Amsterdam pour écarter des crises qui menaçaient sérieusement le marché des diamants. Ils avaient réussi, au prix de gros sacrifices, d'assurer la stabilité du marché et sauver ainsi les intérêts de tous ceux qui possèdent même la plus petite pierre précieuse dans leur tiroir. Si un jour la situation économique poussait la philatélie vers une crise on pourrait sûrement compter sur des interventions semblables. La philatélie est devenue un facteur trop important dans la vie économique pour que l'on puisse redouter un éroulement éventuel. Au contraire il faut croire que dans le monde futur elle gagnera encore en puissance, en expansion et en éclat.

P. ALMASY.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPÉRIALE**  
J. FORET Expert  
ACHAT-VENTE  
TIMBRES-POSTE  
Env. Catal. P.A. Prix 13F.  
64, R. LAFAYETTE, PARIS. PRO. 34-27

ALBUM DE  
TIMBRES-POSTE  
D'AVIATION  
PRIX: 300F  
Avec timbres  
500 à 50.000F

**MAX DUPUY** TIMBRES-POSTE  
55, Rue Montmartre  
Cent. 33-13. Paris (2<sup>e</sup>)  
Achète lots Collections toute importance  
Vieilles archives.

SOIGNEZ  
vos  
CHEVEUX

**XOUR**  
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

BRILLANTS  
PERLES  
SAPHIRS  
RUBIS  
EMERAUDES

**YVES ROUÉ**  
JOAILLIER

61 Bd Malesherbes, Paris (17<sup>e</sup>) S<sup>t</sup> Augustin





LE GENERAL EISENHOWER VIENT DE RENDRE VISITE A NOS AMIS BELGES FETANT LA VICTOIRE. LE VOICI TRAVERSANT BRUXELLES SOUS LES ACCLAMATIONS DE LA FOULE. (Photo Champroux.)

## LA FRANCE ET LE MONDE

# ACCORDS POUR TANGER

LA conférence internationale réunie au Quai d'Orsay pour rétablir le statut de Tanger, violé par les Espagnols, vient, on le sait, de se clore en concluant dans le sens de la thèse française.

On se souvient que cette conférence a été rendue nécessaire par le coup de force de l'Espagne qui, en 1940, profitant de nos désastres et de la situation momentanément difficile de l'Angleterre, avait mis la main sur Tanger et sa zone.

Jusque-là, le régime de Tanger était établi par l'accord franco-anglo-espagnol de 1923, basé, lui-même, sur l'acte d'Algésiras de 1906. La ville et la zone étaient pratiquement internationalisées. Elles possédaient une assemblée législative élue, chargée de défendre leurs intérêts, elles avaient une police — un tabor — internationale ; tout se passait, en somme, sous le contrôle des trois puissances cosignataires de l'accord, appuyées sur un comité comprenant les consuls des nations signataires à Algésiras. Mais il y avait, en haut de toute la hiérarchie, un *Mendoum*, représentant du sultan, qui témoignait, par sa présence et par la part d'autorité qui lui incombait, de la souveraineté de ce dernier sur le territoire tangérois. En 1928, cet accord avait subi une modification, à la suite d'un chantage opéré par l'Italie. Cette dernière s'était engagée, en 1912, lors de sa guerre avec la Turquie, à se désintéresser complètement du Maroc, à condition que nous nous désintéressions de la Tripolitaine. Mais en 1928, Mussolini prétendit que la zone de Tanger, présentant une organisation particulière, le gouvernement italien n'avait pas d'engagement en ce qui le concernait. En conséquence, il réclamait un siège à l'organisme consulaire des puissances du contrôle. Pour éviter tout débat, on fit droit à cette demande, parfaitement injustifiée, mais que l'Angleterre — dans les meilleurs termes avec l'Italie, qu'elle semblait prendre sous son aile, à l'époque — agréa sans déplaisir. L'intervention italienne ne créa jamais, d'ailleurs, de difficultés très graves. Il y eut quelques chicanes qui, la plupart, n'avaient, dans l'immediat, du moins, qu'une portée locale.

On ne peut pas en dire autant des Espagnols. Ils étaient là dès l'origine de l'accord et étaient donc des participants de plein exercice. Mais ils étaient, sans cesse,

mécontents de la part qui leur était faite. Ils se proclamaient constamment lésés, affirmant qu'ils avaient droit à une situation privilégiée. Il faut constater, à ce sujet, que l'Espagne, sous quelque régime que ce fût, monarchie traditionnelle, monarchie accouplée à la dictature Primo de Rivera, république ou franquisme, n'a jamais manqué — même pendant la guerre civile — de récriminer contre la France au sujet, non seulement de Tanger, mais du Maroc tout entier. Certains de ses journalistes ou de ses hommes politiques n'hésitaient pas à dire que nous lui avions « volé » ce pays. On en a même entendu ou lu de plus enragés prétendre que tout notre domaine africain avait été pris sur ce qui, normalement, appartenait à cette Espagne.

Mais aucun des régimes précédents ne pensa jamais à faire ce que fit Franco. La France étant jugulée, l'Angleterre devant faire face à un péril pressant, il fit occuper, en force, Tanger et sa zone, sous prétexte d'en assurer la neutralité. Bientôt, il en chassa le *Mendoum* et le remplaça par un représentant du califat de Tetouan, qui est entre leurs mains. Pratiquement, il annexa cette partie du territoire marocain. Elle devint, au surplus, une zone d'activité allemande considérable — centre d'espionnage, ravitaillement de sous-marins, facilité de passage de ceux-ci en Méditerranée, surveillance constante de Gibraltar, trafic de devises, etc.

Ce coup de force devait, dès la victoire alliée, appeler une réparation. Il fallait redonner à Tanger et à sa zone leur vrai régime de neutralité internationalisée, sous la souveraineté du sultan. Une étude de la situation et des mesures à prendre pour rétablir ce régime était nécessaire. Ce fut l'objet de la conférence d'experts qui vient de prendre fin. Théoriquement, ce travail était l'affaire des participants à l'accord de 1923. Mais les Etats-Unis demandèrent, par l'entremise de la Grande-Bretagne, à faire partie des discussions — ce qui leur fut accordé — et, après la défaite allemande, l'U.R.S.S. sollicita le même avantage et l'obtint également. La conférence comprenait donc la France, la Grande-Bretagne, les U.S.A. et l'U.R.S.S.

Les trois interlocuteurs de la France formaient le projet d'étudier immédiatement des modifications au régime

de 1923. La thèse de la France était qu'il fallait, d'abord, rétablir ce régime, quitte, dans la suite, à réunir une autre conférence qui le maintiendrait en y incluant l'U.R.S.S. et les U.S.A. ou qui le modifierait plus ou moins profondément. De toute façon, il fallait restaurer tous les droits du sultan souverain légitime. Ce fut cette thèse de la France qui triompha.

L'accord de 1923 va donc être restauré provisoirement et, pour commencer, l'Espagne a reçu l'injonction de retirer ses troupes. Dans un certain temps — six mois, dit-on — aura lieu la seconde conférence destinée à fixer le règlement définitif. A cette seconde conférence, l'Espagne ne sera admise que si elle fait partie des Nations Unies. Dans le cas contraire, on lui ménagera une place éventuelle dans la gestion de Tanger pour le jour où elle réunira les conditions voulues.

Le nouveau statut de Tanger, quel qu'il soit, va donc comporter une importante nouveauté : la participation des Etats-Unis et de la Russie. Pour les premiers, il est probable que leur désir d'être présents dans la zone tangéroise répond, en grande partie, à des préoccupations économiques. Tanger est sur le point de devenir un très grand port international et un centre important d'affaires, sans compter qu'il constituera une porte entr'ouverte qui donnera vue sur les exploitations du Maroc intérieur. Pour les seconds, la préoccupation d'accéder librement à l'Atlantique — après avoir obtenu le libre accès à la Méditerranée par les détroits — est, évidemment, la préoccupation dominante et elle est, peut-être, plus politique — ou au moins stratégique — qu'économique.

La France n'a, dans cette conjoncture, guère de raisons d'inquiétude. Elle est sûre de la loyauté de ses grands amis qui ne feront certainement rien pour lui nuire. Et puis l'occupation des Espagnols et l'installation allemande ont permis de démontrer la fidélité des Marocains, fidélité qui est justifiée par les efforts qu'elle a faits pour eux, notamment à Tanger même où les écoles, les hôpitaux, les organisations de secours sont français.

La collaboration des deux nouveaux venus à la gestion de la zone internationale tangéroise ne pourra être qu'un lien de plus qui les unira à la France.

S. DE GIVET.



# PAUL VALÉRY EN SORBONNE

par Gustave COHEN

**I**L avait voulu m'épargner ses étages et le froid qui régnait dans son appartement et voici que je ne l'aurai pas revu, maintenant qu'il s'en est allé pour le dernier voyage. L'ami est parti, mais son génie nous reste. Classique déjà, comme les ancêtres latins et grecs de ce Méditerranéen, c'est-à-dire expliqué dans les classes.

C'était en 1928. J'étais sur le point de terminer un cours de méthodologie de l'explication française, qui n'est point du pédantisme ou de la scolastique, mais le privilège de notre enseignement à tous les degrés : un passage, proprement choisi, qui, mis en relief, fait apparaître le portrait de l'auteur entier et le reflet de son temps en lui. Elle suppose une critique établissant le texte correct, une recherche des sources, la révélation de l'idée première, l'ordre des idées secondes dans le plan et l'analyse du style. Tout cela je l'avais étudié en détail et théoriquement, mais je ne voulais pas donner à mes étudiants l'impression que je fuyais la difficulté d'appliquer ces principes à une pièce unique et, par une audace désespérée, j'annonçai que je les essayerais sur le plus difficile : le Cimetière marin, de Paul Valéry.

Je lui fis à Paris plusieurs visites, mais sur le sens du poème, je n'obtins rien ; au reste, entrant dans son jeu, je ne pressais pas la confiance, mais cependant il évoqua la genèse, la visite à la colline mortuaire qui domine sa ville natale de Sète, « le blanc troupeau de ses tranquilles tombes ; la mer étincelante qu'elles dominent et que Midi le juste compose de ses feux et surtout — ce que le poème ne dit pas — la pensée qu'un jour il y conduirait sa mère bien-aimée, au seuil de cette éternité dorée. » Oh ! dites, a-t-il aussi exprimé le désir de reposer là ? Allons-nous être privés de rendre l'annuel honneur à son sépulcre, au Panthéon, où est sa place, parmi la jeunesse studieuse ?

Ce jour arrive, il avait été prévenu, l'amphithéâtre Richelieu est comble, il n'est pas sûr que ce fût uniquement et régulièrement immatriculés. Lui se glisse, telle déjà une ombre heureuse des Champs Élysées, sur une des plus hautes travées, mais les étudiants le reconnaissent, entré en même temps que moi, et l'acclament.

Singulière impression, a-t-il écrit dans sa préface, de se sentir disséqué vivant comme un auteur mort. Y penses-tu encore, du sein de Dieu où tu reposes, car tu n'as jamais cessé de participer de l'Éternel.

La craie en main, au tableau noir, je trace sur trois colonnes les répliques de ce dialogue en profondeur que j'ai cru distinguer dans le Cimetière marin, entre l'Être, le Non-Être et le Poète, jouet de ces deux forces hostiles qui le tiraillent. Trois acteurs, le protagoniste, le deutéragoniste et le tritagoniste, comme dans la tragédie grecque, qui s'évoque si facilement au bord de la mer bleue qui chante.

Peut-être ne ferais-je plus ainsi. J'ai, depuis, à Montréal, expliqué la Jeune Parque par une autre méthode, celle de l'imprégnation ou des lectures successives, déposant leur semence dans l'âme, la première, simple aperception d'une beauté encore toute voilée, la seconde déjà une lueur, un voile qui tombe, le troisième, le dixième peut-être, l'illumination, l'irradiation, la communion dans la beauté et la vérité, éclatante et nue. Qu'importe alors si tel vers reste dans l'ombre et échappe à la raison raisonnante. Expliquez-vous tout accord d'une symphonie sur tout changement de ton ?

Ce n'est pas ainsi que, dans cet amphithéâtre, en 1928, j'ai procédé ; je tentai de briser la serrure de cristal de chaque vers et de chaque strophe, montrant que l'altitude était la profondeur, le toit, la crête des vagues, Midi le juste, le glaive étincelant du soleil. Mais parfois il n'y avait pas à expliquer, quand la sensualité toujours sous-jacente à une si haute spiritualité éclatait devant cet auditoire vibrant de jeunesse et de force, accessible à l'amour, moins sensible à la mort :

Les derniers dons, les doigts qui les défendent.  
Tout va sous terre et rentre dans le jeu.

Mais surtout elle se passionne pour le drame, le drame intérieur, qui est celui du poète et par l'effet de cet universalisme, qui n'est pas seulement celui de son génie, mais celui de la France, devient le drame du Monde qui se réalise, du Néant passant à la création.

Tout le secret de la pensée valéryenne est là. Cédéra-t-il à la tentation de sortir de lui-même, de quitter l'absolu du Non-Être pour passer à l'Être et à la Création, avec tout ce qu'elle comporte d'imperfection qu'il sent et d'abandon de la contemplation pure. Le moment dramatique est celui de cet abandon ou de la genèse du poème. C'est l'idée essentielle aussi de la Jeune Parque. Or ce serait métaphysique pure, si le poète en sa sensibilité suraiguë n'éprouvait profondément et ne nous communiquait l'émotion de ce rite de passage, de ce rite de mystère.

Personne avant lui ne s'est mis ainsi au pied de la source. Narcisse se penche sur la fontaine et y contemple son image, mais il en sait les linéaments dans la brillante arène du fond et dans le creux des racines d'où perlent les gouttes.

Le moment est d'autant plus grandiose qu'il mime le geste même du Créateur :

Comme las de ce pur spectacle,  
Dieu lui-même a rompu l'obstacle  
De sa parfaite identité.  
Il se fit celui qui dissipe  
En conséquences son principe,  
En étoiles son unité.

Mon auditoire est frémissant, il a senti passer sur lui le souffle du rêveur sacré dans l'baleine caressante de ses rythmes. Et moi, l'explication terminée, de me tourner vers lui et de lui dire : « Maître, ne vous ai-je point trahi ? » Alors il se lève et, de sa voix sourde, il répond par ces mots où il faut faire la part de l'amabilité méridionale : « Vous me l'avez rendu plus beau, plus cher, plus clair » et, se dérobant à la juste ovation renouvelée, il s'efface. Dans le couloir, il me dira encore, s'imitant lui-même : « Je hume ici ma future fumée ! »

Il me dit un jour : « Mon poème, c'est une charge qui, montée à une très grande hauteur, retombe de tout son poids accru par l'ascension sur le lecteur non préparé. » Ne comptons pas sur lui pour nous soulager, ne comptons que sur notre propre effort. Souvent il m'a répété : « L'œuvre lancée de par le monde ne m'appartient plus. Elle est au lecteur aussi bien qu'à moi. Il n'est pas sûr que mon interprétation soit plus juste que la sienne. »

Maintenant cela a été compris, et il y a dans la nouvelle Sorbonne de la Libération un cercle d'études valéryennes. Il a eu, lui, le poète rare, le bonheur de trouver le chemin du cœur des jeunes et d'être le compagnon de leurs plus secrètes inspirations.

O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux

m'écrivait l'un d'eux de la plage où il rêvait et lorsque nos athlètes marchaient dans les brumes de Londres vers leurs épreuves olympiques ils lançaient aux échos ces vers ailés :

...Patience dans l'Azur.  
Chaque atome de silence  
Est la chance d'un fruit mûr.

Mot d'ordre dont nous avons besoin pour la reconstruction dans la réflexion. Il me disait un jour que je m'impatientais des lenteurs de notre éatteur : « Rien ne s'arrime que dans la durée. »

Silence (chez lui vingt ans de silence aboutirent à ce chef-d'œuvre de la Jeune Parque), patience, durée. C'est notre bonheur que tant de méditation matinale sur des objets si divers et si abstraits ne se soit pas figée dans l'immobile contemplation de l'absolu, mais ait abouti à des créations d'art si parfaites et si sensibles qu'elles resteront comme le don divin que la France a consenti par lui à la Pensée universelle.





DEVANT L'HOTEL DE VILLE CALCINE, SURCOUF LE MALOUIN MONTE TOUJOURS LA GARDE.



LES ALLEMANDS SONT PASSES PAR LA. DANS LE PORT, UN IMMENSE ET FIER CHAOS REGNE.



LES CELEBRES REMPARTS DE SAINT-MALO PORTENT EUX AUSSI L'EMPREINTE DE LA GUERRE.

# SAINT-MALO

## LA CITÉ DES CORSAIRES

a péri debout sur le pavois de ses remparts

A DISTANCE, Saint-Malo fait encore illusion. Elle est debout sur son pavois de granit et elle brandit les pierres levées de ses hautes cheminées, comme autant de mâts triomphaux. Mais, dès que l'on approche de la cité, on s'émeut, et quand on est monté sur le rempart et que l'on a suivi le chemin de ronde, le mirage s'enfuit par les trous des façades, par les fenêtres sans volets, par les cheminées sans toit, par les étages sans plafond, ni plancher.

Cette ville, pilonnée, brûlée, ruinée, a succombé dans une convulsion suprême qui avait encore l'apparence de la vie et qui s'est figée là.

\*\*\*

A l'inverse de tant de ruines écroulées et plates, à Saint-Lô, à Caen, celles de Saint-Malo sont demeurées fières. Parmi elles se trouvent la maison de Surcouf, de Jacques Cartier, des Magon, de Duguay-Trouin et de tant d'autres noms, intrépides, fidèles à la devise : « Ni Breton, ni Français, Malouin suis. »

Sur ce roc, jadis battu des vents et dont, à marée haute, la mer envahissait les rues en passant sous les portes, le caractère indomptable était de rigueur. Les rudes coureurs des mers se sont enrichis. Disposant de ressources considérables, pour la plupart, ils ont fait bâtir, à leurs aises, des grandes demeures du XVIII<sup>e</sup> siècle, que Versailles inspira.

Un Malouin amoureux de sa ville, M. Hémar, architecte, a marqué, pour nous, le principe « de ces hôtels, avec leurs salles basses, car on ne voyait rien derrière les remparts. La lumière venait, non de face, mais de haut en bas, presque verticalement pour les étages inférieurs. »

« Lambris en bois de Hongrie, parquets en bois des îles, tables de marbre, rampes de fer forgé, grandes glaces d'attache, escaliers à vastes emmarchements, grands toits qui faisaient rouler la pluie, grandes cheminées qui faisaient tirer le feu, malgré le vent, caves taillées dans le rocher, c'était une architecture de grandeur. »

A cause d'elle, Saint-Malo est la seule ville où, à ma connaissance, le déblaiement des rues n'a pas eu lieu à l'aide des *Caterpillar* américains. Au lieu de machines, il y a des tombereaux attelés. On les découvre à l'abri des coins d'ombre. Leurs roues pesantes créent le seul bruit qu'on perçoit dans l'écho des rues profondes.

Certes, les façades seraient promptement abattues par le vent. C'est pourquoi on les supprime. Toutefois, elles ne sont pas attaquées. Elles sont démontées, pièce à pièce.

M. Cornon, architecte en chef des monuments historiques, surveille les travaux de son bureau de Rennes. Nous le trouvons sur place, en tournée d'inspection. Il nous dit :

« Saint-Malo représente pour nous cent trente-cinq monuments historiques. Quarante-dix sont entièrement sinistrés. Quarante-cinq sont intacts ou peu atteints. Aussi, procédons-nous d'abord à l'établissement d'un dessin minutieux, pierre à pierre, avec les numéros de série. Une lettre par étage et par assise. Ensuite vient le démontage. Plus de vingt façades sont déjà en dépôts de pierres. Treize éléments sont en récupération. La main-d'œuvre est fournie par les marins de grande pêche ou par les ouvriers de la campagne voisine. Les plaques de cheminée, les fers forgés sont mis à part. On opère la dépose par le haut, à la main. La pierre est brossée, nettoyée, placée sur un lit de base. Le numéro écrit au crayon est reproduit à la peinture indélébile. Les pierres inutilisables sont mises en tas distincts afin que nous en exécutions des copies. »

L'administration des Beaux-Arts a déjà dépensé 7 millions pour sauver ce qui peut être sauvé. Ainsi, la rue de la Harpe, la rue Rentière pourront être reconstituées ainsi que l'Hôtel Lamennais, rue Saint-Vincent. En principe, les extérieurs des grandes mai-

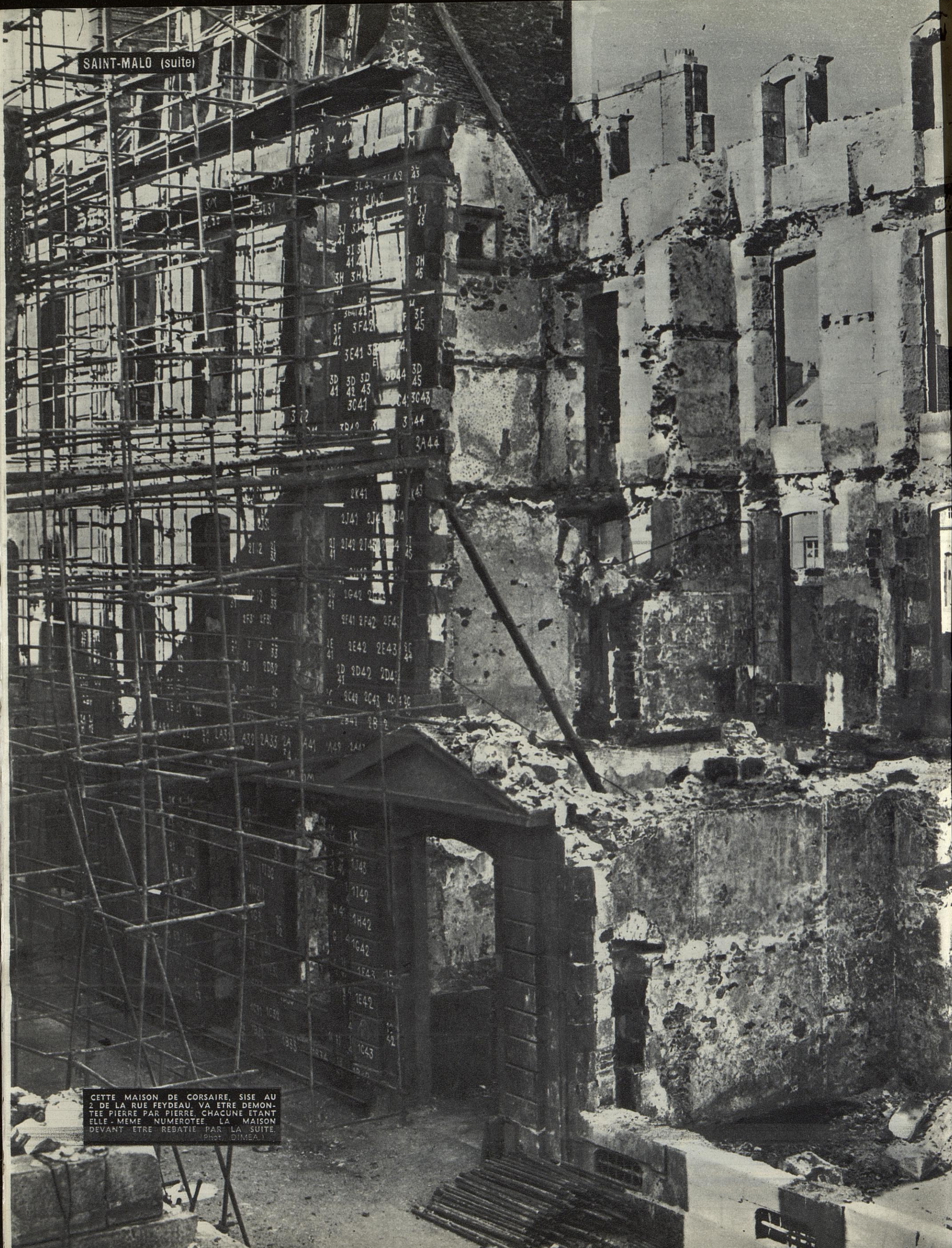


ON DEBLAIE PEU A PEU LA VILLE EN RUINES A L'AIDE DE MODESTES TOMBREAUX ATTELES.





SAINT-MALO (suite)



CETTE MAISON DE CORSAIRE, SISE AU 2 DE LA RUE FEYDEAU, VA ETRE DEMONTEE PIERRE PAR PIERRE, CHACUNE ETANT ELLE MEME NUMEROTEE. LA MAISON DEVANT ETRE REBATIE PAR LA SUITE.  
(Phot. DIMEA.)



sons de corsaires seront rétablis dans leur aspect ancien. Des travaux de restauration sont également entrepris à la cathédrale. La flèche sera restaurée. On en profitera pour déboucher les fenêtres du chœur et supprimer les enduits. Les piles du clocher seront consolidées et des fouilles seront pratiquées.

Saint-Malo est une ville bâtie en pierres plates de grès granulé. Elle a résisté à l'emprise du béton armé. Depuis la « grande brûlerie » qui la ravagea en 1661, obligation avait été faite de bâtir en granit.

Telles sont les raisons de sa plus grande résistance au feu. Mais si les remparts ont tenu, le granit des immeubles a été calciné. La pierre est devenue rouge, cuite. On peut enlever les morceaux comme de la brique. Les doubles fenêtres ont contribué, elles aussi, à la destruction. La combustion des volets et des boiseries a détruit les arêtes des façades, provoquant l'éclatement des linteaux. Si certaines corniches ont tenu trois mois après l'incendie, elles n'en sont pas moins anéanties. La cité a survécu trois mois mais elle a subi le sort cruel.

\*\*\*

Si la ville des corsaires doit son endurance à sa robuste constitution architecturale, c'est à celle-ci que la plupart des habitants restés chez eux doivent la vie. *Intra muros*, il en était demeuré deux mille sur six mille cinq cents. *Extra muros*, au long de la grève, il y en avait sept mille cinq cents dans des villas qui ont subi des dommages quelquefois sévères, mais partiels.

Donc, à Saint-Malo, les caves taillées dans le roc ont joué leur rôle. Les maisons se dressaient aussi hautes que leurs assises le leur permettaient. Deux étages souterrains au-dessous des remparts servaient d'asile aux assiégés.

Le nouveau maire, M. Delannoy, qui fut, pendant l'occupation, directeur de la Défense Passive, nous a retracé les étapes douloureuses de cette agonie.

Les Américains avaient crevé le front allemand dans le Cotentin et foncé droit vers le Sud. Alors, von Kluge lança sept divisions sur l'Ouest, dans le but d'occuper Avranches et de couper en deux les forces assaillantes.

La VII<sup>e</sup> armée allemande commença donc son attaque le 7 août 1944 sur Mortain. Celle-ci dura jusqu'au 13 août.

Or, le 6 août, commençait le siège de Saint-Malo.

Le canon et la mousqueterie réveillèrent les Malouins dans la nuit du 5 au 6 très exactement. A midi, le 6, la flèche de la cathédrale était démolie. L'après-midi, les maisons brûlaient. Les Allemands — une centaine — se réfugiaient au château d'Anne de Bretagne. Cinquante autres étaient disséminés. Cinq cents tenaient Saint-Servan. Et trois cents, environ, le Grand Bey.

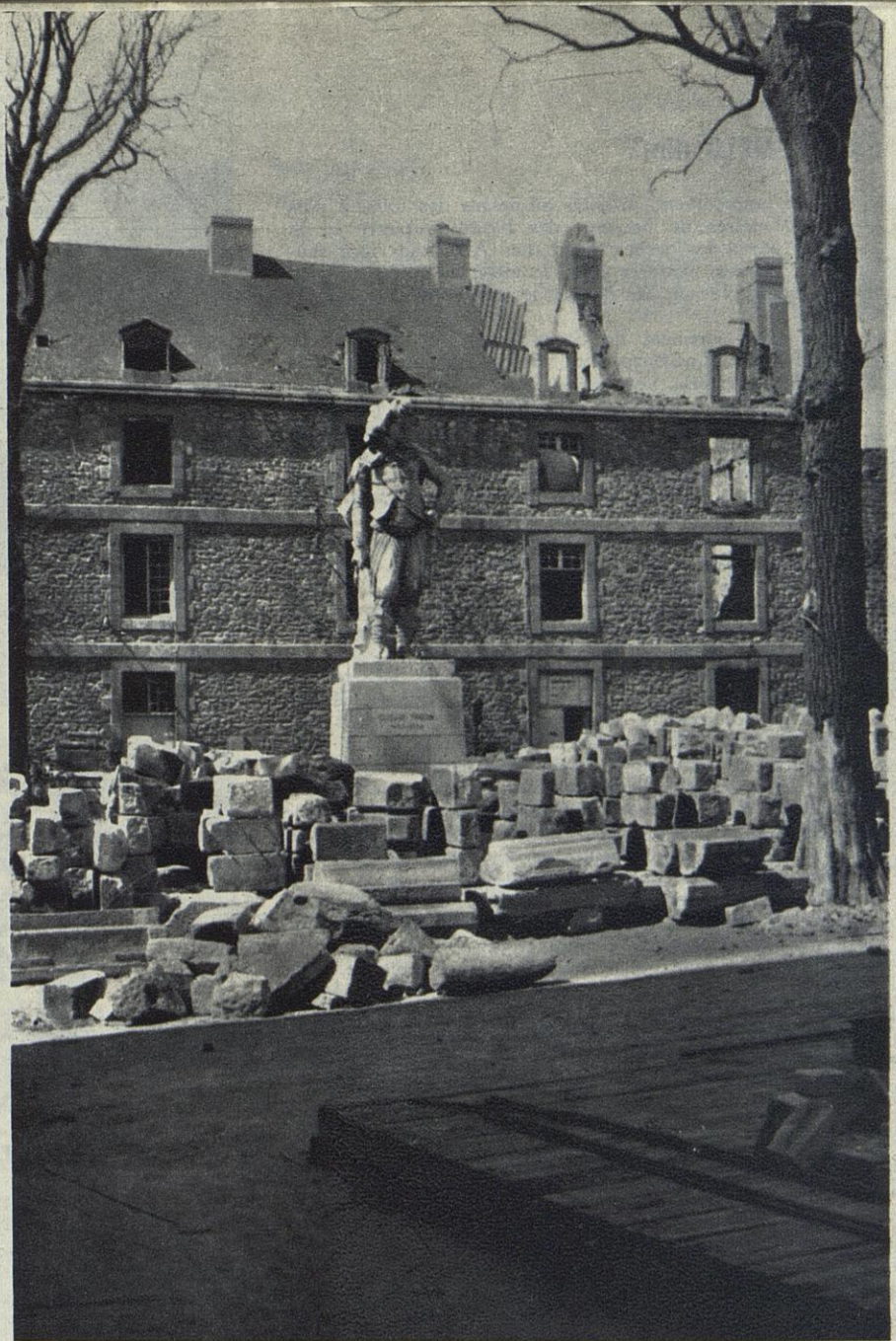
A la fin de la journée avait lieu une rafle des hommes valides, y compris ceux de la police et des pompiers. Plusieurs centaines de personnes étaient enfermées à la Tour *Quiquengrogne*. Le lendemain matin, elles devaient se former en colonne et gagner, par la grève, le château du *Fort National*, île à marée haute, presque île à marée basse.

Au fort, dans un espace réduit, les internés s'égaillaient sur les courtines, le seul abri étant une soute à munitions que vingt personnes suffisaient à emplir.

Or, ils sont au nombre de 381, sans vivres, ni couvertures, « Malouins, Français, Algériens, Hollandais, Indochinois », même un noir, fraternellement réunis.

Et les Malouins, cent pour cent, subirent le supplice d'être, malgré eux, les témoins oculaires, à 200 mètres de distance, de la destruction lente de leur vieille cité, celle dont on dit avec un peu d'orgueil *intra muros* : « Saint-Malo, dans le monde, c'est gros comme une maison ! »

Le 7 août, dans l'après-midi, on entend des détonations. Les otages, enfermés dans



AU PIED DE LA STATUE DE DUGUAY-THOUIN, LES PIERRES SONT RANGEES EN ORDRE PARFAIT.



CHAQUE PIERRE EST BROSSEE, NETTOYEE ET CLASSEE AVEC SOIN. LES TRAVAUX SONT PLACES SOUS LA SURVEILLANCE DE M. CORNON, ARCHITECTE EN CHEF DES MONUMENTS HISTORIQUES.





## SAINT-MALO (fin)

leur île, aperçoivent, projetés au-dessus des toits, à plus de 150 mètres de hauteur, des blocs de pierre et de ciment parmi les gerbes d'eau. Les Allemands font sauter les écluses, et après elles, le môle, les grues du bassin Duguay-Trouin, les dépôts de munitions et de carburants.

Les obus viennent de Saint-Servan, de Dinard, de La Hulotais, La Buzardière, Saint-Coulomb, même de l'île de Cézembre, voisine de deux kilomètres.

Ce neuf août, un obus éclate. Il y a neuf tués, dix-huit blessés. Deux d'entre eux meurent pendant la nuit. Un volontaire va chercher des brancards, et l'on parvient à transporter les blessés à grand-peine, par le chemin des rochers, à l'Hôtel-Dieu de Saint-Malo qui fonctionne grâce à l'abnégation du corps médical.

En dehors des murs, les Américains progressent, maison par maison, vers la digue. Leur artillerie bombarde Cézembre. Le casino est en feu.

Le 11 août, police et gendarmerie sont renvoyées au fort. Le 13, 150 personnes y sont encore refoulées, évacuées des abris de la Tour *Quiquengrogne*.

Enfin, sous un soleil ardent, cent avions lâchent des bombes, par deux fois, sur la garnison de l'île de Cézembre. Et des bombes d'une demi-tonne s'abattent sur l'île du *Grand Bey*, située à 200 mètres, et où trois blockhaus environnent la tombe de Chateaubriand.

Le 13 août, les Allemands cèdent. On évacue les rescapés du *Fort National*. A Saint-Malo, il reste 182 immeubles — y compris ceux englobés dans les remparts — sur 865. Un chef-d'œuvre de la France est à reconstruire en dix ans, quinze ans peut-être.

Le granit breton n'est pas décevant. Le roc du *Fort National*, si aride qu'il soit, a accueilli les corps des dix-huit otages qui, en définitive, périrent là.

Est-ce leur sang qui a coulé à la place indiquée, mais depuis qu'ils ont été relevés et ramenés à Saint-Malo, une éclosion de coquelicots a jailli, en cet endroit.

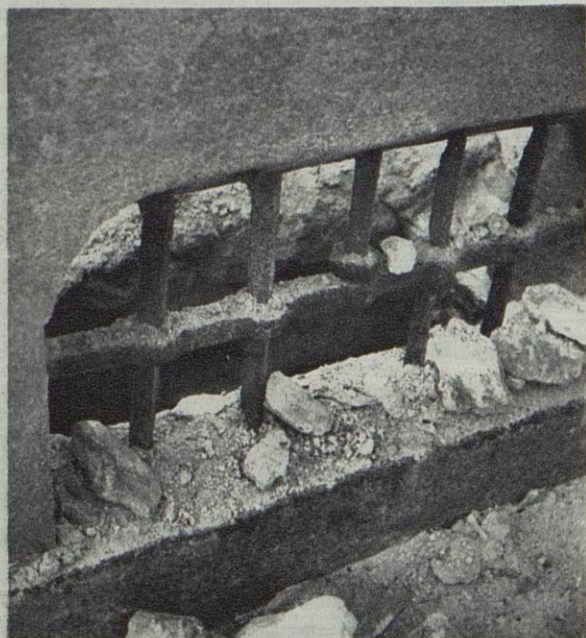
Floraison rouge et drue, merveilleuse réponse végétale, digne d'une légende en faveur des otages qui, avant d'être frappés, souffrirent de la destruction des choses qu'ils aimaient !...

André RENAUDIN.

Reportage photographique ELLEBE.



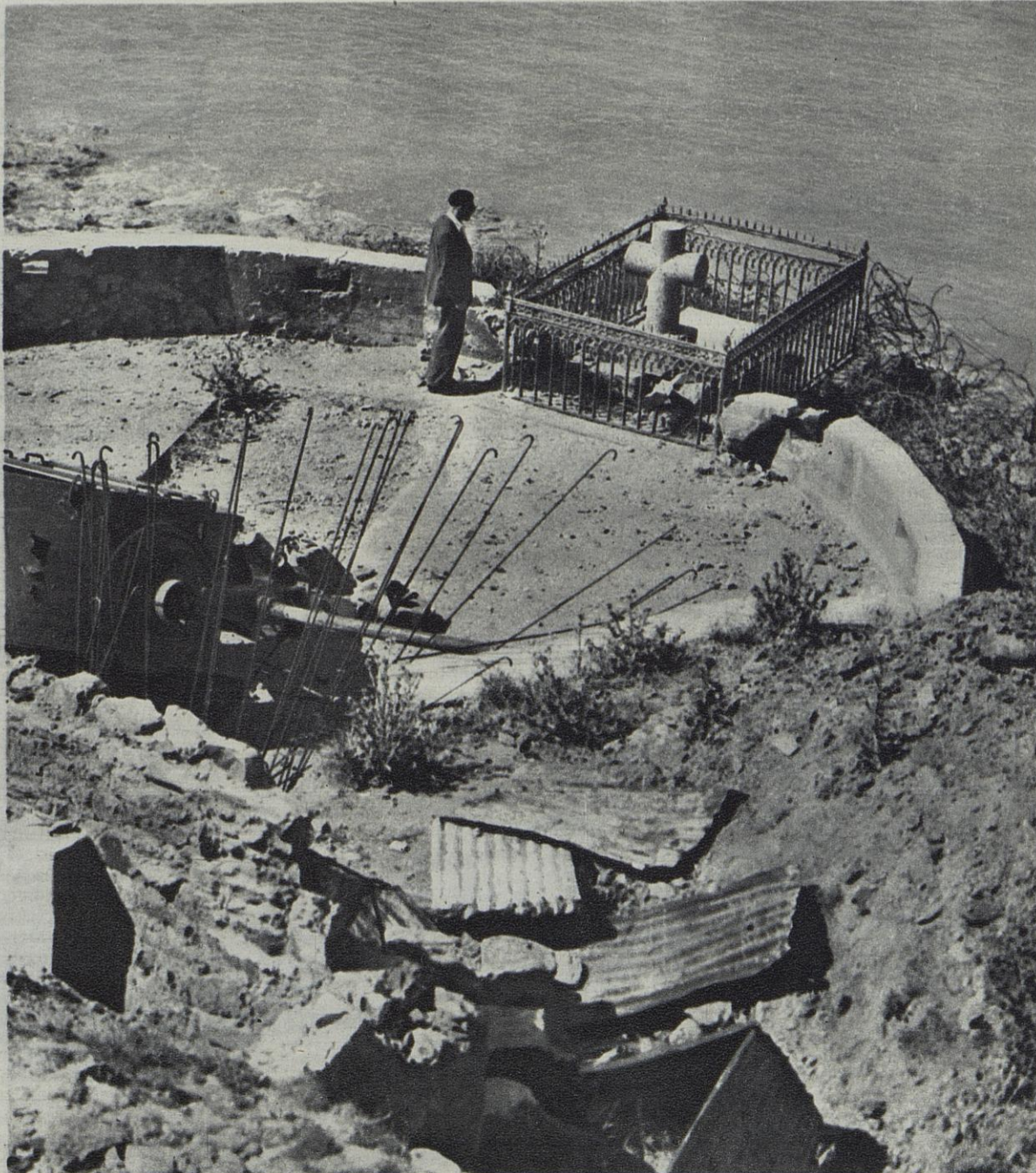
VOICI LE PATHETIQUE SPECTACLE QUE PRESENTE SAINT-MALO : UNE SUITE DE SQUELETTES DE PIERRE DRESSES VERS LE CIEL



LES CAVES ETAIENT FORT HEUREUSEMENT TRES PROFONDES.



D'ICI, LES MALOIS VIRENT PERIR LEUR VILLE PILONNEE.



SACRILEGE : TROIS EPAIS FORTINS ALLEMANDS DE BETON ET D'ACIER ENVIRONNAIENT LA TOMBE DU GRAND CHATEAUBRIAND.



# La conscription aux États-Unis est-elle nécessaire au maintien de la paix mondiale ?

OUI, répond John J. Mc CLOY, secrétaire d'État adjoint à la Guerre

LES États-Unis d'Amérique ont affirmé leur désir de contribuer au maintien de la paix dans le monde, en participant à un organisme universel chargé de la sauvegarder. Pourquoi, dans ce cas, demandent certains, développer et entretenir la conscription dans notre pays, une fois la guerre contre le Japon terminée ? Quel est le pays ou quelles sont les nations que nous combattons ensuite ?

La première question signifie implicitement ceci : « Si nous ne préparons aucun conflit avec un but précis, pourquoi alors nous préparer ? » La seconde implique cette thèse : « Ne préparons rien du tout avant qu'une autre nation ne devienne notre ennemie, avant qu'elle ne soit notre agresseur. »

On sait combien les relations entre différentes nations sont délicates au possible ; le fait que nous vivions sur un pied de guerre serait préjudiciable à nos relations avec les autres peuples, et même avec d'éventuels ennemis. Mais l'histoire est là, qui nous enseigne la prudence.

En 1754, nous étions alliés des Anglais, contre les Français, pendant la guerre franco-indienne.

En 1776, dans notre guerre d'Indépendance, la situation était exactement inverse.

Dans la guerre de 1812 (où nous vîmes le Capitole incendié), les Français étaient encore nos alliés contre les Anglais.

En 1846, nous combattîmes les Mexicains.

En 1898, nous luttâmes contre les Espagnols.

L'année suivante, pendant l'insurrection des Philippines, ce furent les habitants de ces contrées, que nous avions libérées du joug espagnol, qui entrèrent en conflit avec nous.

En 1914, nous fîmes la guerre aux Mexicains à Vera-Cruz, et deux ans plus tard, nous les combattîmes encore à la frontière du Texas.

## LE JEU IMPREVISIBLE DES ALLIANCES

Pendant la première guerre mondiale, nous étions dans le même camp avec l'Angleterre, la France, la Russie, l'Italie et le Japon contre les Austro-Hongrois, l'Allemagne et l'Empire turc.

Au début de 1941, nous commençâmes d'aider l'Angleterre et la France, en lutte contre l'Allemagne. La Finlande était en conflit avec les Russes, qui, eux-mêmes, avaient un traité d'alliance avec les Allemands.

À la fin de 1941, nous entrâmes en guerre contre l'Allemagne et l'Italie. La Russie et l'Angleterre, et plus tard les Turcs, devinrent nos alliés. La Finlande combattait toujours la Russie, avec l'aide de l'Allemagne. La même année, nous engageâmes la lutte contre le Japon, et les Philippines se rangèrent cette fois-ci à notre côté. En 1942, nous étions en lice avec certains Français, pendant que d'autres Français luttèrent à nos côtés. Le Mexique était notre allié, contre l'Allemagne et le Japon.

Il est facile aujourd'hui de déterminer quels sont nos ennemis actuellement. Mais qui peut désigner notre ennemi de demain ? Réfléchissons-y, et pensons que notre préparation militaire en dépend. Partisans et adversaires de ce projet peuvent utiliser les considérations suivantes :

1° Il y a toujours eu des guerres. Cela ne veut pas nécessairement dire qu'il y en aura toujours, mais il peut encore y en avoir ;

2° Nous ne voulons pas une autre guerre. Nous aimons fortement la paix et voulons la maintenir. Mais nous ne sommes pas seuls dans le monde !

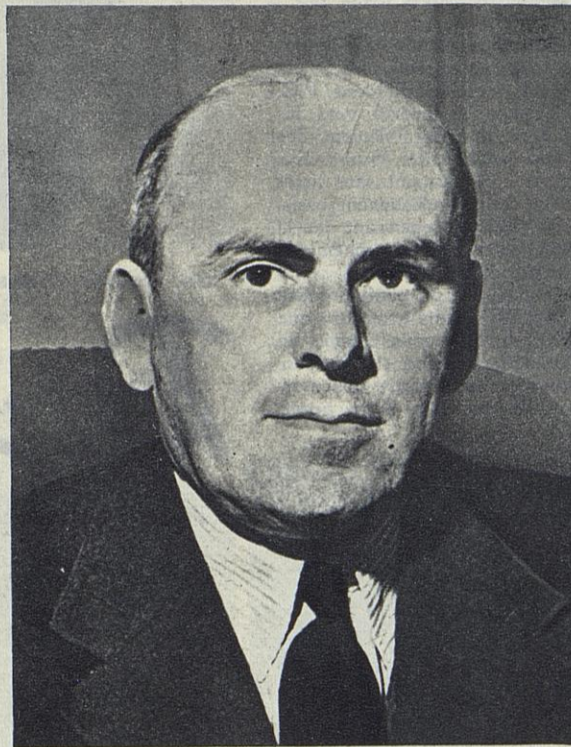
3° En Amérique, nous avons sérieusement cherché à éliminer la guerre ; nous avons conditionné nos armements en tenant compte du facteur paix. Nous avons donné l'exemple en matière de désarmement. Nous n'avons pas recherché des agrandissements de notre territoire (du moins, pas dans ces dernières

années). Au contraire, nous avons fait un sérieux effort pour éviter la guerre par tous les moyens.

## NE SOYONS PAS PRIS AU DEPOURVU !

4° Deux fois en 50 ans, nous nous sommes trouvés engagés dans des guerres, horribles et féroces, et nous avons heureusement démontré à nos ennemis que nous étions capables de nous défendre, si nous avons le temps de nous y préparer ;

5° Mais deux fois de suite, nous nous sommes préparés à la guerre avec une hâte telle que nous avons payé cher notre insuffisante préparation antérieure, cependant que nos alliés souffraient gran-



dement dans leur chair, leur territoire et leurs biens, soit par la défaite, soit par l'invasion ennemie ;

6° Deux fois en ce siècle, notre participation a été un facteur de victoire ;

7° Notre pays est riche, possède de nombreuses et variées ressources naturelles. Notre sol peut produire et notre industrie peut exploiter une foule de matières premières. Il fait bon vivre chez nous. Pourquoi notre pays ne serait-il pas un objet de convoitise pour d'éventuels agresseurs ?

8° Enfin, bien que nous désirions la paix, bien que nous cherchions les solutions pacifiques de conflits éventuels, bien que nous ne voulions ni du fascisme ou du nazisme, ni du Bushido, nous devons considérer le problème en face comme une grande nation que nous sommes. Une défaite pour nous est quelque chose qu'on n'ose imaginer, avec toutes ses conséquences désastreuses pour notre pays et pour chacun de nous.

Je crois que la meilleure voie pour défendre notre patrimoine national et notre future sécurité est le plan accepté par la conférence tenue à Dumbarton Oaks. D'après ce plan, la coopération de toutes les nations est la meilleure garantie d'une paix durable. Si un futur Hitler ou Mussolini savait qu'en déclenchant un conflit il aurait contre lui l'ensemble des nations décidées à sauvegarder la paix, même par la force, il se rendrait vite compte qu'il serait écrasé inévitablement avant d'avoir réalisé ses desseins,

ou avant même d'avoir seulement commencé de les entreprendre. En d'autres termes, le plan adopté à Dumbarton Oaks est basé sur la coopération militaire des nations, garantie du maintien de la paix dans le monde.

D'autre part, comment appuyer notre action pour la paix, nos efforts et notre politique si nous ne disposons pas d'un certain potentiel militaire, obtenu surtout par la conscription ? À côté d'une certaine force armée « active », nous pouvons entraîner une certaine « armée de réserve » (fournie par les anciens conscrits).

## L'ARMÉE DE RÉSERVE

Il est étrange pour nous de penser que nous pourrions entretenir une armée active même en temps de paix, surtout constituée par de jeunes gens. Mais nous pouvons très bien réduire ses effectifs, à condition d'avoir une armée de réserve de citoyens bien entraînés, dont les périodes militaires seraient espacées, compte tenu de leur profession, de leur âge, etc... Ces citoyens seraient capables éventuellement de renforcer notre pouvoir militaire, garantie de paix contre les fauteurs de troubles.

Le principe de cette armée de réserve satisferait ceux qui répugnent à l'idée d'une grande force armée d'active.

Nous ne voulons pas nous mêler des affaires des autres pays. Mais nous voulons participer au règlement des querelles internationales. Et notre force militaire « doit être là » pour garantir notre sécurité. Un éventuel agresseur doit en tenir compte !

Ce qui nous a sauvés dans cette guerre, c'est le facteur distance. Mais l'importance qu'on lui attribue actuellement diminuera bientôt, eu égard à la vitesse des avions et des navires de guerre futurs. Si un éventuel agresseur nous attaque et que nous nous trouvions dans la situation de la France en 1940, quelles seraient pour nous les garanties d'une défense victorieuse ? La réponse est simple : ou une armée d'active puissante ou une armée de réserve composée de citoyens bien entraînés, capables d'être mobilisés et transportés rapidement sur les lieux de combat.

Bien que cela dépasse le cadre de cet article, je crois utile d'indiquer qu'il est souhaitable que notre armée de réserve soit bien entraînée, ayant à sa disposition un matériel moderne et qualifié ; c'est l'affaire d'une organisation spéciale dans ses moindres détails, aussi bien dans l'utilisation de petites et de grandes unités d'entraînement que dans la mise en état de champs de manœuvres combinées. (Les leçons de la guerre actuelle nous le commandent !)

## ÊTRE PRETS

Les hommes entraînés doivent être bien entraînés, alertes, capables d'utiliser un matériel mis au point. Ils ne doivent être handicapés par quoi que ce soit si un autre conflit devait surgir. L'équipement industriel de notre pays doit participer à notre préparation militaire. Il est souhaitable que nos réserves en matériel croissent conjointement avec nos réserves en hommes. Tout doit servir en cas de besoin.

Quelles que soient les conditions ou les circonstances d'un conflit, il faut :

1° Que nos soldats — alertes et bien entraînés — aient des armes et non des « ersatz » d'armes ;

2° Que nos soldats — alertes et bien entraînés — élaborent et dirigent l'exécution des plans de notre défense nationale ;

3° Que nos soldats — alertes et bien entraînés — soient la clef de voûte de notre sécurité nationale.

(Copyright by Opera mundi and Le Monde Illustré.)



## QUAND LES "LECLERC"...

La vieille cité phocéenne a repris son activité d'avant guerre. Sur la Canebière, où s'écrase le soleil en larges plaques brûlantes, s'entasse un nombre incalculable de gens venus des coins du monde les plus différents ; tous les uniformes, toutes les races, toutes les couleurs s'y coudoient, s'y pressent, s'y bousculent : Américains, Anglais, Sénégalais, Indochinois, Arabes... les armées du monde allié en guerre sont toutes représentées.

Mais, depuis quelques jours, les Marseillais n'ont pas été sans s'étonner d'un afflux considérable de militaires français, tous porteurs d'insignes jusqu'ici ignorés, ou presque : un écusson azur sur lequel se détache une France frappée de la Croix de Lorraine ; au-dessus, une barrette or encadrant un ruban bleu. Serait-ce ?... se demandent les rares initiés. Mais oui. C'est la Division Leclerc, ceux, tout au moins, qui vont aller la représenter sur nos terres et nos possessions d'outre-mer. C'est le groupement de marche de la 2<sup>e</sup> D. B. qui embarque à destination de l'Indochine.

Son chef ? Le lieutenant-colonel Massu, un des plus vieux compagnons du général Leclerc, lui aussi venu du Tchad. Ses adjoints : les commandants Dronne, Sarazac et Pallu, qui rallièrent dès le début les Forces Françaises Libres, soit au Tchad, soit au Cameroun, ainsi que l'intendant Gamet et le médecin-commandant Le Flein.

Les hommes ? Ils sont en majorité formés de ceux qui, un jour, embarquèrent en Afrique du Nord pour venir délivrer la France. Ils furent parmi les premiers soldats français à fouler notre sol breton, puis normand, à délivrer Paris et Strasbourg, puis à s'emparer de l'ancre de Hitler.

Un instant arrêtés par une paix qui ne satisfait pas pleinement leur conscience, ils repartent, maintenant, vers d'autres terres, d'autres ciels, d'autres hommes qui, ils l'espèrent, ne les décevront pas...

Tout autour de Marseille, des camps : c'est-à-dire des lieux de stationnement pour les chars, les auto-mitrailleuses et les véhicules à roues de tous genres. Les hommes y sont groupés par unités : Cuirassiers, Chars, Chasseurs d'Afrique, Génie, Santé, Infanterie, enfin, cette dernière représentée par ce qui fut le noyau de la division Leclerc et qui est, à nouveau, celui du Groupement de Marche : le R.M.T. ou Régiment de Marche du Tchad.



Le grand départ approche. Cet adjudant surveille l'embarquement...

Au camp de Saint-Pierre, c'est la fièvre. Le lieutenant-colonel Massu et ses adjoints directs, les chefs d'escadrons Sarazac et Dronne, ont installé leur P.C. dans une baraque. De là partent les ordres vers les quatre coins de Marseille, pour le rassemblement des hommes, leur habillement, leur solde, leurs vivres. Sur des tréteaux, deux machines à écrire tapent sans arrêt les notes de service. Dans un coin, modestement assis, l'officier des détails aligne des chiffres, cependant que le sous-officier chargé de l'habillement délivre chemises, shorts et casques à longueur de journées.

Il fait chaud, très chaud. « Tiens, si on allait prendre un verre ? Justement, le bar... » Oui, mais à mesure que l'on s'approche, la déception fond sur vous comme un rapace sur sa proie : en bras de chemise, le barman après avoir consulté une longue liste, délivre des morceaux de savon... Cela ne fait rien. On boira après.



LES TROUPES VIENNENT D'ARRIVER A MARSEILLE, PRETES A PASSER SUR LES NAVIRES.

# Du Tchad à l'Indochine



ON A DEJA MIS LES CASQUES COLONIAUX... HISTOIRE DE FAIRE PLAISIR AU PHOTOGRAPHE !...



DANS UN FAUBOURG DE MARSEILLE, UNE COLONNE DE CHARS EST RASSEMBLEE, AU COMPLET.



LES CAMIONS VIENNENT DE DEBARQUER DU TRAIN LES AYANT AMENES A MARSEILLE.



C'EST UN SPECTACLE CONFORME A LA TRADITION DES GRANDS-EMBARQUEMENTS MILITAIRES.

## ...EMBARQUENT A MARSEILLE

plus tard, ailleurs. Quand ? Où ? Qu'importe ? Le principal n'est-il pas de partir, et de partir le plus vite possible ? Aussi la fièvre augmente-t-elle de jour en jour, d'heure en heure, gagne-t-elle tous ces hommes, même les plus placides qui, depuis des mois, piétinent d'impatience dans l'inaction forcée qu'ils subissent comme un joug depuis la déclaration de paix.

Le Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> division blindée est formé de nombreuses unités. Il se compose d'un bataillon d'infanterie, d'une compagnie de génie avec ses pontonniers, d'un escadron de reconnaissance, d'une compagnie de chars, d'une compagnie médicale, d'un escadron de réparations et d'un organe de commandement de groupement tactique.

Au total, 2.200 hommes, parmi lesquels 16 « Rochambelles », magnifiques ambulancières qui furent au début de l'aventure et suivirent le destin de la division sous tous les ciels, dans tous les climats, toujours au plus dense du combat, prêtes à secourir, à sauver.

Enfin, on embarque ! Les navires sont là, déjà en partie chargés du matériel et du fret. La « Ville de Strasbourg » tremble sur son ancre. C'est lui qui paie le tribut de reconnaissance que l'Alsace doit à ces hommes qu'il va bientôt emporter, au loin, doucement bercés dans ses flancs, comme des fils auxquels il a voué une tendre reconnaissance. Image symbolique du retour des choses d'ici-bas : Strasbourg délivrée par Leclerc, c'est son nom allié à celui de son libérateur qui va porter haut le pavillon tricolore dans le ciel de l'Orient.

Pour 900 hommes, il transporte avec lui 2 mois de vivres : 41 quintaux de pain, 185 de farine, 44 de sucre, 20 de café, 65 de chocolat, 162 de conserves de viande, 11 de tabac, 35 hl. d'eau-de-vie et 3.600 boîtes d'allumettes. C'est que les hommes savent qu'ils ne devront compter que sur eux-mêmes jusqu'au débarquement, et peut-être même après...

Plus loin, sur des vagues légères, se balancent les croiseurs « Gloire », « Suffren » et « Emile-Bertin ». Des grues, des palans chargent les véhicules... Sacs sur le dos, les hommes montent à bord...

Du Tchad à Tunis, d'Angleterre en France, d'Alençon à Paris, de Strasbourg à Berchtesgaden, la foi de tous ces hommes est demeurée entière, leur confiance en Leclerc totale, leur ardeur aussi forte.

La base morale du Groupement de Marche est formée par l'énergie et l'esprit d'équipe, les deux qualités qui ont fait de la 2<sup>e</sup> division blindée ce qu'elle a été.

Pour ceux qui partagent à nouveau, après être tant de fois partis pour d'étranges destins, la tâche à accomplir consistera à maintenir la souveraineté de la France en luttant contre les influences étrangères, à détruire les résistances sporadiques, en bref, à assainir le climat moral et politique de la colonie.

Quelle plus belle et plus noble tâche pouvait-on confier à des hommes qui, depuis six longues années, ont lutté et souffert pour que la France vive libre ?

Les difficultés et les déceptions de l'heure présente font que le Groupement de Marche de la 2<sup>e</sup> division blindée a retrouvé l'ambiance de la Tripolitaine 1943. Mais il n'en est pas affaibli pour cela : au contraire, il témoigne de la même ardeur qu'à l'époque pour la préparation morale, physique et technique des éléments admis à l'honneur de représenter la France sur le théâtre d'opérations d'Extrême Orient, et de maintenir le pavillon national sur notre colonie d'Indochine.

René de BERVAL.



Celui-ci vient de loin. Il a déjà fait campagne au Tchad en 1940.



EN SHORT, EN CASQUE... CHACUN GRAISSE SES ARMES AVEC SOIN. LES « LECLERC » SONT PRETS.

(Reportage photographique KILLIAN.)



# LES PRÉCIPICES DE NOS PÈRES

LA Restauration présente, avec notre époque, de frappantes analogies. Lors du retour de Louis XVIII, en 1814, un audacieux composa une brochure, où il exigeait la destruction des routes du Mont-Cenis et du Simplon : « Rendez-nous, écrivait-il, les précipices de nos pères ! » Certains, plus exigeants que lui, n'avaient d'autre dessein profond que de remettre chaque personne et chaque chose à sa place, d'après l'Almanach Royal de 1788 : « C'est fort bien pensé — disait une femme d'esprit — j'aurai vingt ans, et mon cousin sera page de la Reine. »

Aujourd'hui sans doute, un grand nombre de nos contemporains n'ont d'autres desirs que de reculer les aiguilles de la montre à 1938. Peut-on croire qu'en voulant retourner à la Constitution de 1875 ils réclament, eux aussi, les précipices de leurs pères ?

Ce n'est pas notre propos de traiter à fond cette question complexe, mais, peut-être, n'est-il pas inutile de l'examiner dans ses grandes lignes ? A première vue, il n'y a pas grand-chose à reprocher à la Constitution de 75. Les républicains l'ont, eux-mêmes, il est vrai, quelquefois regardée avec une certaine méfiance, pour avoir été votée à une voix de majorité par une assemblée à tendances monarchiques, qui n'avait accepté la République qu'en désespoir de cause et comme expédient provisoire. Il semble cependant qu'on aurait tort, comme le font certains, d'attribuer à la Constitution de 75 la facilité avec laquelle s'est effectué le coup d'Etat de juillet 40. La chute du régime paraît, pour une part, la conséquence d'une sorte de fatalité tragique, née du désastre militaire, et pour l'autre, d'une atonie de la volonté et du caractère chez les principaux acteurs du drame. Un abandon quasi général a permis, à quelques ambitieux, dénués de scrupules, de s'installer aux leviers de commande, sans autre mal que pousser un peu violemment au dehors les légitimes possesseurs.

Mais laissons dormir le passé. Il vaut mieux se demander si cette constitution, déjà ancienne, peut suffire à la France moderne et la soutenir dans les moments difficiles du proche avenir. Ses défenseurs arguent, non sans raison, qu'elle est la plus souple de toutes celles que nous ayons eues depuis la Grande Révolution. Il suffirait de vouloir, disent-ils, pour la rajouter selon les besoins du moment ou les desirs du suffrage universel. Mais ils jugent plus prudent, surtout en temps de crise, de se satisfaire d'un instrument déjà favorablement éprouvé dans des conjectures aussi graves que la guerre de 1914-18, que de forger, dans la fièvre, un outil neuf et d'une construction délicate, dont on ne peut connaître, à l'avance, les réactions au contact des faits et des hommes.

\*\*

L'alternative n'est autre que la convocation d'une assemblée constituante, mesure évidemment logique, dictée par les circonstances : « Pour faire une constitution — dirait Monsieur de La Palice — il faut une Constituante. Malheureusement, dans notre histoire, ces assemblées sont entourées d'un fâcheux renom. D'autant que les parrains actuels de cette institution préconisent, non sans audace, une constitution souveraine. Il y a, pourtant, quelque chose de plus dangereux que la dictature d'un individu, c'est la dictature collective de cinq ou six cents représentants du peuple. L'exemple de la Convention Nationale — où ils étaient 745 — s'impose immédiatement à l'esprit. Elle était pourtant composée d'une élite de légistes, médecins, écrivains, paysans, commerçants, artisans, et de bourgeois lettrés, longuement façonnés dans les collèges, les prétoires, et par les coutumes de l'ancien régime. Pris en particulier, chacun de ces hommes représentait une valeur pour ses connaissances locales, ses idées générales et son attachement à la terre natale.

Le patriotisme et le dynamisme de la Convention ne peuvent être mis en doute : « Il n'y eut jamais — dira Michelet — une assemblée plus désintéressée et plus sincère. La peur, la haine eurent action sur

beaucoup de ses membres, l'intérêt sur aucun. Sauf deux ou trois voleurs connus, punis, tous sont morts purs et pauvres. » Dans l'ordre extérieur, il est vrai, par l'organe du Comité de Salut Public, son émanation, avec les Carnot, les Lindet, les Saint-Just, les Barrère, elle parvint à repousser les envahisseurs et conduire au triomphe les armées de la République. Mais à l'intérieur, elle se divisa en factions ennemies qui s'entre-déchirèrent. A l'ombre sanglante de la guillotine, elle courut, de chute en chute, de coup d'Etat en coup d'Etat, jusqu'à l'euphorie passagère du Directoire et à la Dictature de Brumaire, suite fatale de longs désordres.

Un autre exemple, guère plus encourageant, est fourni par l'Assemblée nationale constituante de 1848. Elue au suffrage universel, deux mois après la Révolution de Février, elle se réunit pour la première fois le 4 Mai. Elle légiféra presque constamment sous la pression populaire. Onze jours à peine après son installation, l'émeute, sous prétexte de réclamer le rétablissement de la Pologne, tenta de la dissoudre en envahissant la salle des séances. Une intervention opportune de la Garde nationale rétablit l'ordre. Une droite farouchement monarchique, côtoyant une gauche presque anarchique, n'empêcha pas l'Assemblée de venir assez rapidement à bout de son travail constituant. Mais son œuvre n'était qu'un pot-pourri de toutes les constitutions de la Révolution. Incapable d'éviter la pierre d'achoppement de toutes les entreprises semblables, l'Assemblée n'était pas parvenue à établir un équilibre suffisant entre les pouvoirs du président de la République (le prince Louis-Napoléon Bonaparte élu le 10 décembre au suffrage universel) et les siens propres.

Quand elle fut remplacée, en 1849, par l'Assemblée unique, prévue par la nouvelle constitution, elle laissait en germe, le conflit qui devait aboutir, par la volonté de Louis-Napoléon, au coup d'Etat du 2 décembre 1851, à la dissolution brutale de la Chambre, à l'incarcération du plus grand nombre de ses membres, puis, enfin, à la proclamation du Second Empire.

On sait aussi quelles luttes ardentes, entre le législatif et l'exécutif, marquèrent l'Assemblée Constituante qui suivit la guerre malheureuse de 1870-71 et le sentiment qui s'impose à la réflexion est dominé par la crainte de voir se répéter, dans des conditions plus défavorables encore pour notre pays, en raison du climat général de l'Europe actuelle, les conflits et les désordres dont nous venons d'évoquer les exemples.

Rousseau disait que le législatif était le cœur de l'Etat, et l'exécutif son cerveau. Où irait — pour notre malheur — une France nouvelle dont le cœur et le cerveau ne vibreraient pas à l'unisson ?

\*\*

Dans le tumulte discordant des arguments et des prétextes, il est au moins réconfortant d'observer l'inquiétude de nos contemporains, s'employant à résoudre ses problèmes, en les prenant, parfois, par le haut.

Dans cet esprit, deux écrivains de formation très différente se sont attachés à déterminer, dans de récents ouvrages, les origines et les racines du « Pouvoir ». Le premier, M. Bertrand de Jouvenel, a publié, en Suisse, sur ce sujet, un imposant volume au cours duquel, laissant constamment passer dans les mots sa propre émotion, il expose les diverses formes prises par le pouvoir au cours des derniers siècles et montre les individus opprimés par un petit nombre d'hommes puissants, s'affranchissant avec lenteur et par degrés, et parvenant, ainsi, à jouir de quelques libertés civiles, sous l'égide d'un Etat qui domine toutes les autres forces sociales. Par la démocratie réalisée, l'homme gagne, enfin, la liberté politique et n'obéit plus qu'à des chefs choisis par lui.

Alors se produit, observe l'auteur, un phénomène inattendu : cet Etat, institué par la démocratie pour la servir, se retourne contre elle et se révèle un maître d'autant plus exigeant qu'émané lui-même du peuple

souverain, aucune autorité n'est capable de lui faire obstacle. La volonté de l'Etat se répand — torrent sans digue — emportant tout sur son passage. Créé pour la sauvegarde de la liberté, en son nom, il en devient, par une contradiction quasi diabolique, la totale négation et prospère sur ses ruines. Croyant travailler à sa propre conservation et à sa défense, l'individu, d'abandon en abandon, a laissé se développer une pieuvre tentaculaire, un monstre à la Frankenstein qui, finalement, le dévore. Tel est l'Etat, sous la forme envahissante qu'il tend à prendre dans les démocraties modernes.

Le célèbre historien Guglielmo Ferrero a, de son côté, traité sous le même titre « Pouvoir » un sujet analogue. A évoquer, en une heure de maladie, l'ombre sceptique et perspicace de Talleyrand, il a découvert que les principes de légitimité sont les soutiens les plus sûrs du pouvoir. Il y a, d'après lui, la légitimité monarchique, comprenant le principe héréditaire, et la légitimité démocratique, dans laquelle est inclus le principe électif. Plus les gouvernements sont légitimes, plus ils sont assurés du consentement de l'opinion, moins ils ont peur. Guglielmo Ferrero voit, dans la peur, le grand ressort des mouvements humains. Par elle, il explique les principaux actes de la Révolution, et ceux de Napoléon après Brumaire. Quant à la Révolution, l'idée n'est pas nouvelle. Anatole France n'avait-il pas songé à donner pour titre aux « Dieux ont soif » le roman parfait dans lequel il avait su retrouver le climat passionné, de 93 : « Les Autels de la Peur » ?

Mais, appliqué à Napoléon, l'argument, pour original qu'il soit, semble friser le paradoxe. Le fait que l'auteur a pu observer sur le vif l'espèce de panique dont furent saisis, immédiatement après leur coup d'Etat, Mussolini et ses fascistes, n'est peut-être pas d'une portée suffisante pour qu'on l'applique, par analogie, au vainqueur de Marengo, en en tirant des conclusions, parfois trop audacieuses et trop générales.

L'ouvrage fourmille pourtant d'aperçus curieux, de rapprochements habiles et téméraire de l'étonnante et vaste érudition de l'auteur. Si, tout en admettant le bien-fondé de sa thèse, il n'est pas toujours possible de l'approuver dans son argumentation, on se plaît à rencontrer sous sa plume des réflexions profondes, déjà tenues pour vraies par l'expérience des siècles et auxquelles Guglielmo Ferrero ajoute tout le poids de son autorité.

C'est ainsi que l'historien écrit : « On ne fait pas une constitution en l'articulant sur quelques feuilles de papier ; une constitution est l'œuvre lente et dense de la vie et du temps, lois, coutumes, traditions superposées, adaptées les unes aux autres, souvent, même, contradictoires. »

\*\*

Serions-nous donc condamnés à cheminer sur une arête étroite, dans un équilibre imparfait, entre les précipices de nos pères et les ténébreux abîmes de l'avenir ? On ne peut se résoudre à le croire. Notre bonne fortune nous accorde un chef animé, au plus haut degré, du sens de l'humain. Lui, qui a su conduire au port, malgré les plus rudes tempêtes, le vaisseau de nos espérances, peut être, certainement, un guide sûr pour la montée vers les sommets. Les routes sont ingrates, certes, les chemins resserrés. Pour parvenir à surmonter les obstacles, la France doit se vouloir un esprit d'équipe, les citoyens doivent s'encorder les uns aux autres, comme des alpinistes anxieux de gagner les hauteurs au mépris des dangers de la montagne. Mais tous ceux qui vivent aux pieds des monts superbes et dans leur ombre le savent bien : il n'y a rien à craindre de leurs mystères ou de leurs pièges, à condition de s'en remettre à l'instinct et à la science d'un guide éclairé, de le suivre et de lui obéir.

Nous croyons que, sur les pas du guide qu'elle s'est choisi, la France peut, après cinq ans de silence et d'oppression, aborder sans effroi l'inconnu du labyrinthe politique et les risques de l'avenir.

Jean FRANÇOIS-PRIMO.



# LES GUEULES CASSÉES :

## “ Sourire quand même ”

**C**'EST une histoire qui commença durant l'autre guerre, en 1915 pour préciser, dans un petit bistro parisien, à deux pas de ce qui constituait alors le Centre de réforme du Parc des Princes...

Dans ce modeste établissement, trois hommes, MM. Jugon, Jourdain et le colonel Picot, trois combattants d'hier, trois mutilés sortant de l'hôpital et qui portaient encore sur leur visage les traces non cicatrisées de terribles blessures, venaient de fonder, unis par la même souffrance, mus par le même souci d'entraide, une des associations les plus pathétiques de France, cette fameuse « Union des blessés de la face » qui devait devenir bientôt singulièrement populaire sous un autre titre, les « Gueules cassées »...

A cette époque, la chirurgie maxillo-faciale était encore dans l'enfance et les malheureux blessés de la face, livrés à eux-mêmes dans un monde regardant avec épouvante leurs mutilations cruelles, sentirent le besoin impérieux qu'il y avait pour eux à se grouper afin d'essayer de vivre une vie meilleure, moins cruelle à tous égards que celle dont ils se sentaient confusément menacés.

La première réunion officielle des blessés de la face eut lieu le 21 juin 1921 à Paris. Elle réunit quarante anciens combattants qui choisirent pour guide le meilleur d'entre eux, le colonel Picot, et prirent comme étendard, en défi à leur propre misère, cette devise toute teintée d'une ironie amère : « Sourire quand même. »

Aujourd'hui, le colonel Picot n'est plus. Mais son souvenir demeure inséparable de l'œuvre accomplie, œuvre grandiose en vérité puisque les quarante, devenus dix mille, ont réalisé, en pleine indépendance, et sans jamais demander quoi que ce soit à l'Etat — ni faveurs, ni subventions — un magnifique programme d'entraide, digne d'être donné en exemple.

Pendant dix-sept ans, le colonel Picot demeura à la tête de l'Union. A sa mort, en 1938, il fut remplacé par le général Rollet, de la Légion étrangère, lequel s'éteignit en 1941. Depuis cette époque, il n'y eut pas d'autres élections à la présidence, les événements et la présence de l'ennemi sur notre sol incitant les « Gueules cassées » à s'abstenir plutôt que de voir attribuer d'office cette présidence à un homme ne leur convenant pas.

Les combats de 1939-1940 et ceux de 1944-1945 devaient amener aux trois centres français de traitement des blessés de la face (Paris, Lyon et Alger) de nouveaux mutilés.

Situé près de la porte d'Italie, le Centre Marie-Lannelongue, placé sous l'autorité du Service de santé de la région parisienne, commandé par le médecin-général Lortholary, est dirigé par le lieutenant-colonel Virenque.

Depuis 1915, le lieutenant-colonel Virenque s'est spécialisé dans la chirurgie du visage. Il est devenu en France le grand maître de cette science difficile.

Selon Virenque, la chirurgie de la face comprend quatre périodes bien distinctes :

- la période de désinfection et d'appareillage provisoire ;
- la période d'autoplasties ;
- la période de consolidation osseuse ;
- la période d'appareillage prothétique définitive.



A Paris, dans le hall du centre maxillo-facial Marie-Lannelongue, chaque blessé a laissé deux masques, l'un pris à son arrivée, l'autre dès son départ quelques années après.



...CES QUATRE GRANDS BLESSÉS DE LA FACE SONT DES VICTIMES DES COMBATS DE 39-40...

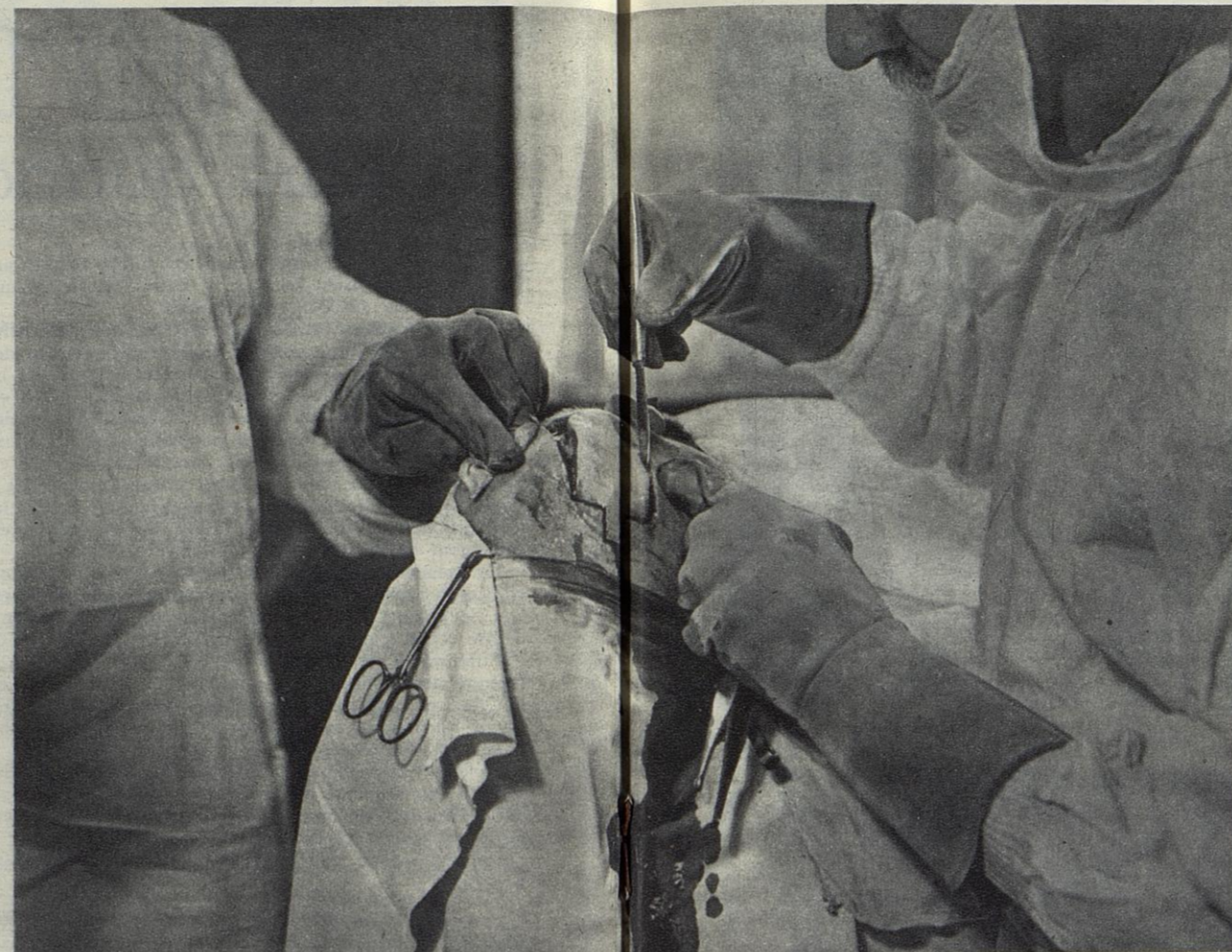
...TANDIS QUE CEUX-CI FURENT BLESSÉS AU COURS DE L'AVANCE VICTORIEUSE DE 44-45.



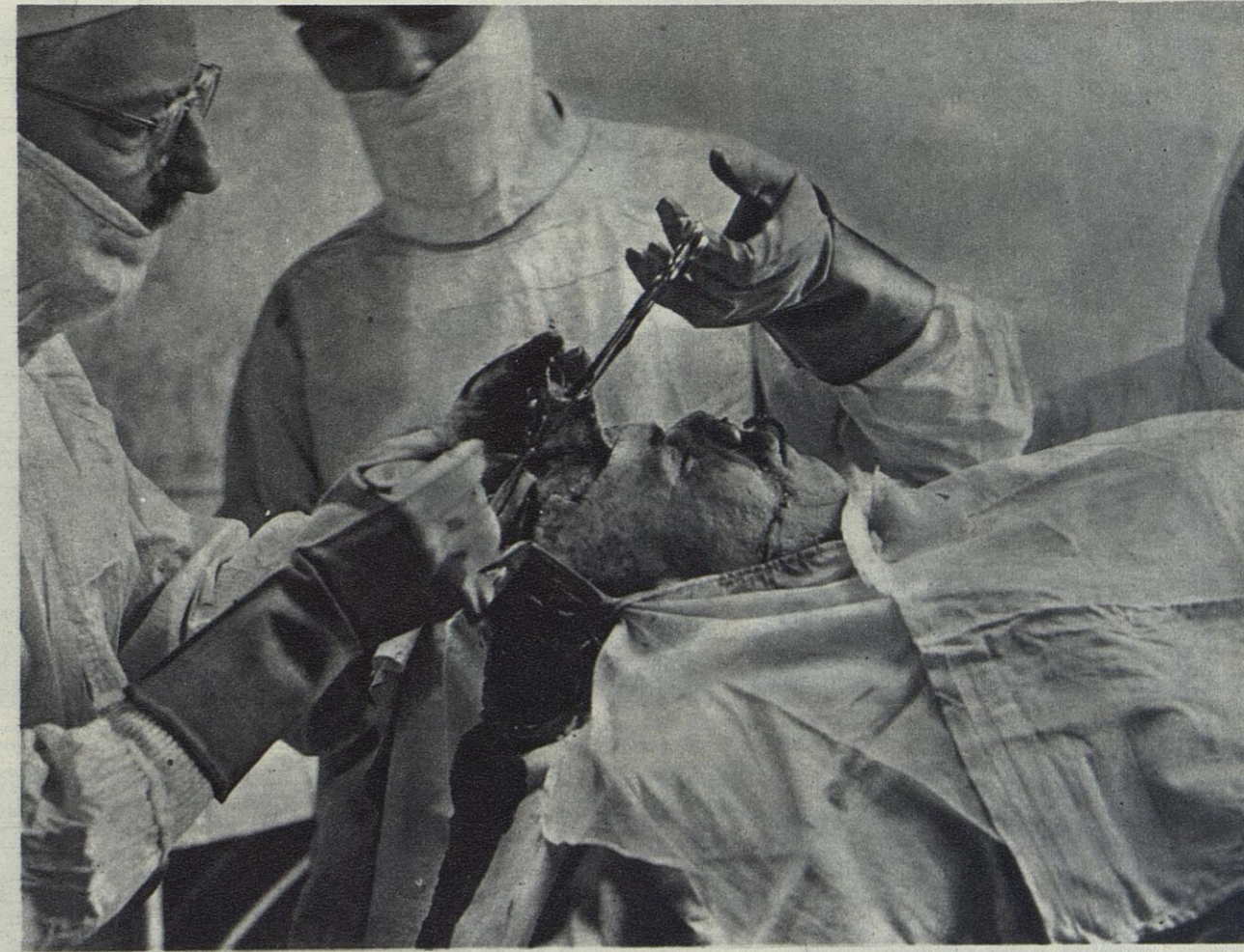




CE SOLDAT, BLESSÉ D'UNE BALLE DANS LE NEZ, VA SUBIR UNE RHINOPLASTIE TOTALE, PAR LAMBEAU FRONTAL ARME ET DOUBLE.



PREMIERE PHASE : LA DIRECTION DU LAMBEAU FRONTAL QUI SERA RABATTU SUR LE NEZ. ON EN DISTINGUE DEJA LA FORME.



LE DOCTEUR VIRENQUE A PARFAITEMENT DECOLLE LE LAMBEAU FRONTAL QUI EST MAINTENANT PRET A ETRE RABATTU.

Les premières phases opératoires doivent être accomplies avec le maximum de rapidité. La bonne guérison du sujet en dépend. C'est pourquoi, en temps de guerre, la rapidité d'évacuation des blessés de la face vers des centres spécialisés est d'une importance primordiale. Les Anglais et les Américains l'avaient parfaitement compris. Pour accélérer les choses, ils avaient organisé entre les hôpitaux du front et les centres de l'arrière des services de liaison d'aviation sanitaire. En France, malheureusement, on n'eut pas toujours le même souci. C'est ainsi qu'à Marseille un blessé de la face, conduit à l'hôpital local au lendemain d'un bombardement italien, y resta plus de deux ans avant que les chirurgiens s'aperçussent qu'ils étaient incapables de mener eux-mêmes à bien l'opération nécessaire à lui refaire un visage.

Grâce à l'obligeance du docteur Virenque qui, soit dit en passant, a déjà soigné à lui seul quelque cinq mille « Gueules cassées », nous avons pu suivre, au Centre Marie-Lannelongue, une opération-type, dont le reportage photographique ci-dessus montre les phases essentielles.

Le mutilé opéré devant nous était un soldat de la Légion étrangère d'origine russe, blessé par une balle dans le nez lors de la prise de Berchtesgaden. Cette opération, qui dura une heure quinze (temps moyen pour une opération faciale), est « une rhinoplastie totale par lambeau frontal armé et doublé ». En langage simple, il s'agissait de refaire un nez au blessé au moyen d'un lambeau de chair pris sur le front. Au reste, d'une manière générale, le but de la chirurgie maxillo-faciale

est d'obtenir un résultat fonctionnel et esthétique par la reconstruction anatomique de tous les plans détruits. Naturellement, cette reconstruction est elle-même obtenue par l'union étroite de la chirurgie et de la prothèse, ce qui revient à dire que la chirurgie maxillo-faciale forme un tout et qu'elle englobe une équipe de chirurgiens, de dentistes, d'otorhino-laryngologistes et de protésistes.

À en croire certains documents, il semble que les premiers essais de chirurgie faciale furent tentés à la fin du moyen âge. Néanmoins, ce n'est que beaucoup plus tard, vers 1792-1795, qu'apparurent les premiers traités importants relatifs à cette science. A l'époque, trois chirurgiens français : Larrey, Celles et Serre, avaient pensé que l'on pouvait remplir et diminuer les plaies du visage par un simple rapprochement de leurs bords ou

par glissements cutanés. C'est vraisemblablement de là qu'est née la méthode employée dans les centres français, méthode dite française qui n'est pourtant pas la seule en vigueur. Il en existe en effet plusieurs autres dont une, la méthode indienne, possède une histoire fort curieuse. En 1793, un rédacteur de la *Gazette de Madras* raconte qu'un paria qui s'était engagé dans l'armée anglaise fut fait prisonnier par un chef indien. Celui-ci, pour le punir de s'être engagé dans les rangs de l'envahisseur, lui fit couper le nez. L'homme sans nez se réfugia dans une secte religieuse, mais réapparut quelques années plus tard avec un nez complètement refait. Un chirurgien anglais, le célèbre Pennant, s'occupa de savoir ce qui s'était passé.

La méthode employée par la secte religieuse fut

propagée par lui en Angleterre et reprise en France par Delpèch vers 1820.

Rescapés de ces tourments qui semblent vouloir détruire les œuvres des hommes à période fixe, les « Gueules cassées » se sont imposés pour but, eux qui sont descendus au plus profond de la douleur humaine, d'aider leurs camarades d'infortune comme des frères.

Au-dessus de toutes les querelles politiques, les blessés de la face sont restés et restent unis.

Ils ont, comme nous le disions tout à l'heure, la fierté de dire qu'ils n'ont jamais rien demandé à l'Etat. Ils avaient débuté avec rien. Mais aujourd'hui, grâce à

l'aide que leur ont apportée les braves gens de France, ils sont leurs maîtres. Rue d'Aguesseau, ils ont pignon sur rue.

A quelques dizaines de kilomètres de Paris, à Moussele-Vieux très exactement, ils ont mieux encore : un château magnifique offert à l'œuvre par une mère américaine, un château magnifique riche de 65 hectares de terre, où les blessés de la face peuvent trouver, sans bourse délier, le repos, le gîte et le couvert.

Le bien-être des « Gueules cassées » fut parfois interrompu par des périodes critiques. C'est ainsi qu'en 1930 l'Union dut ouvrir une grande souscription nationale appelée « la Dette ». Cette souscription rapporta 40 millions de francs. En plein accord avec leur programme de solidarité, les « Gueules cassées » en distribuèrent



LA SUTURE DE LA PLAIE FRONTALE : LE CHIRURGIEN A ENLEVÉ PLUS DE 5 CENTIMÈTRES DE PEAU ET REDUIRA LA PLAIE À 5 MILLIMÈTRES.



UN VÉRITABLE TRAVAIL D'AJUSTAGE : LE LAMBEAU FRONTAL EST MIS EN PLACE SUR LA RÉGION NASALE ET Y SERA GREFFÉ.

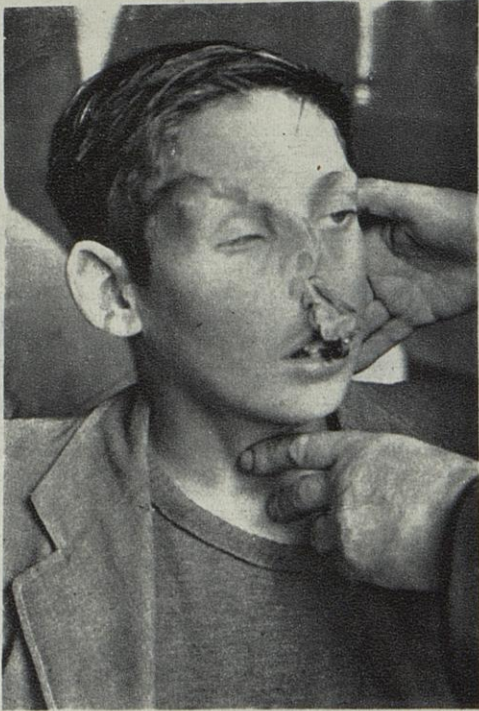


DANS DEUX MOIS, LA PARTIE DU LAMBEAU NON NECESSAIRE À LA GREFFE SERA COUPEE ET RABATTUE SUR LA PLAIE FRONTALE.





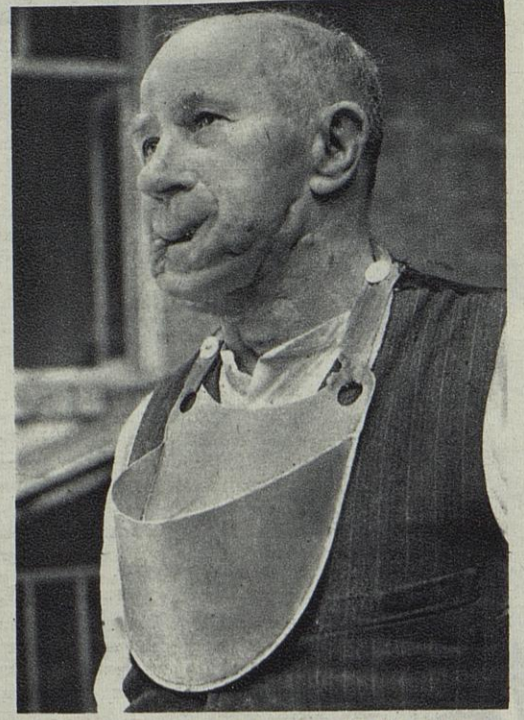
LES « GUEULES CASSEES » (fin)



Ce jeune garçon, en traitement chez les « Gueules cassées », fut blessé lors de la Libération.



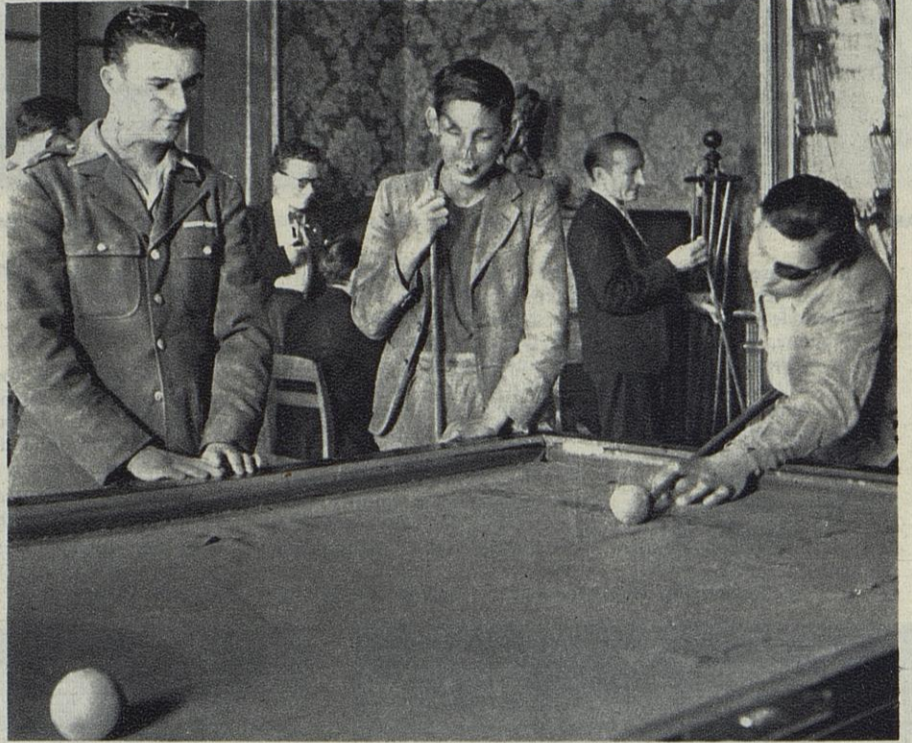
M. Jourdain, secrétaire général des Blessés de la Face, et le docteur Virenque qui a opéré depuis plus de trente ans, avec succès, plus de cinq mille blessés.



Cet homme, en traitement au centre Marie-Lanlongue, perdit deux ans à l'hôpital de Marseille.



A MUSSY, CES MUTILES ONT A LEUR DISPOSITION UNE CHAMBRE CLAIRE ET CONFORTABLE.



DES JEUX DE BILLARD, DE DAMES, DE CARTES, ETC., DISTRAIENT PENDANT LES JOURS DE PLUIE.

buèrent une part importante aux principales œuvres des mutilés de guerre.

Et puis, il y aura dix ans le mois prochain, les « Gueules cassées » popularisèrent la Loterie nationale. Le succès des « dixièmes Gueules cassées » n'est plus à décrire. Ce succès n'a pas laissé l'Etat indifférent. Le percepteur réclame à l'Union de lourds impôts sur les bénéfices réalisés avec ces fameux « dixièmes ». Il réclame aussi sur « Mussy », il réclame encore sur le « Coudon », propriété près de Toulon, analogue à celle de Mussy et qui, pourtant, fut complètement détruite par un bombardement. Tant et si bien que les « Gueules cassées » payent maintenant 2 millions d'impôts par an!...

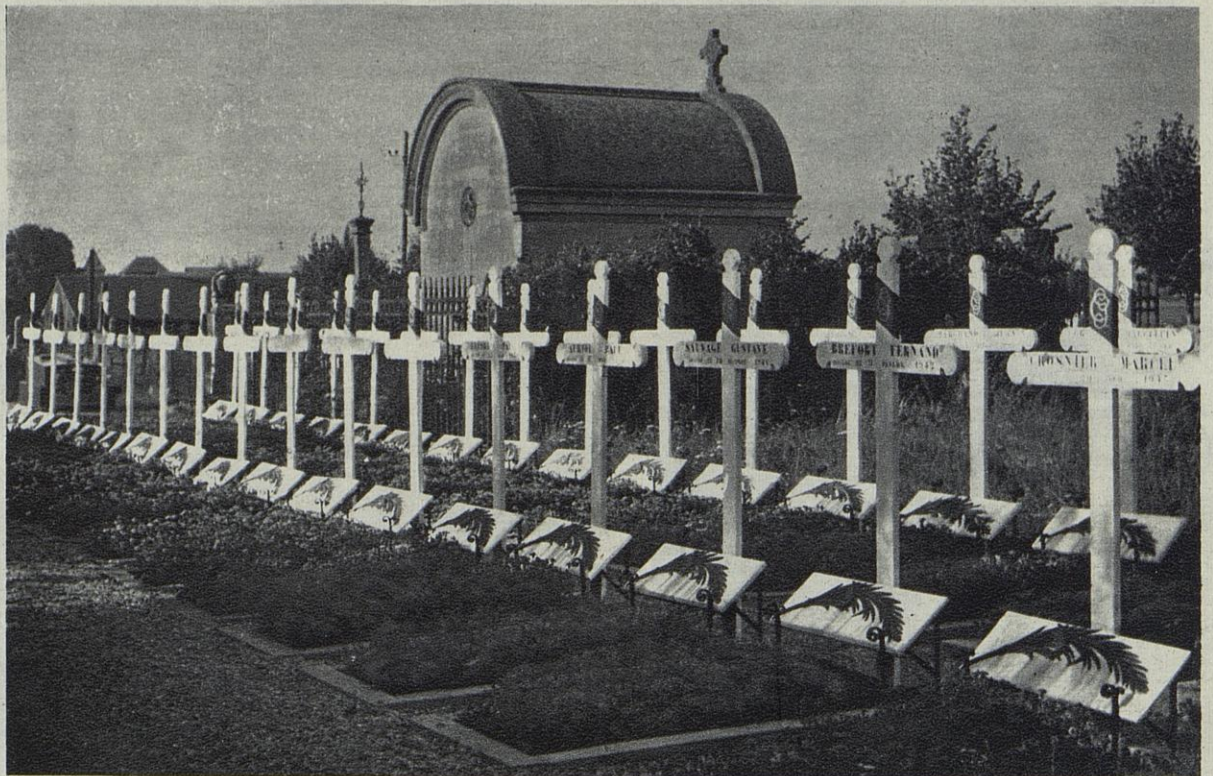
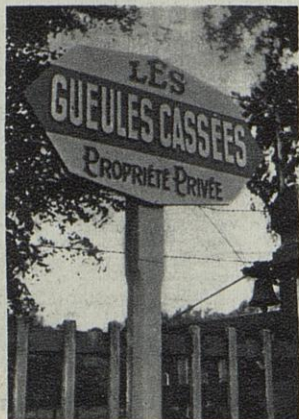
Le colonel Picot est mort depuis sept ans...

Réunis autour de sa tombe dans l'émouvant petit cimetière de Mussy, ceux qui furent ses compagnons d'armes, ceux qui sont ses disciples demeurent inébranlablement fidèles à sa mémoire, aux sentiments de fierté, de fraternité, de solidarité qu'il exalta pour eux.

La science améliore chaque jour leur sort. Le dévouement de généreux anonymes, le haut esprit qui les anime (« Sourire quand même ») font le reste.

Oui, ces grands mutilés, ces Français qui ont si durement payé, constituent un bien bel exemple !

(Reportage Christian GUY; photos Henri FRECHOU.)



BEAUCOUP DE « GUEULES CASSEES » DEMANDENT A VENIR REPOSER AU CIMETIERE DE MUSSY, PRES DU COLONEL PICOT.



# A L'ÉCOUTE DU MONDE

## Singularités japonaises

Les correspondants de guerre ont marqué leur surprise de l'accueil réservé aux Alliés par les populations japonaises. C'est qu'ils connaissent mal le Japon. Pas de pays au monde, en effet, où la nature soit plus aimable, pas de pays non plus où l'habitant semble avoir été davantage façonné à l'image de sa nature : accueillant, gai, charmant, net et propre.

Sans doute, cette manière d'être n'est-elle habituellement qu'une façade et souvent une dissimulation, mais elle existe, elle fait partie du code des usages japonais, et a toujours séduit l'étranger de passage au Japon. Elle l'a même souvent égaré et l'ancre dans le doute qu'un peuple aussi gracieux et d'apparence aussi frivole puisse être... ce qu'il s'est révélé. Il suffit, pour se l'expliquer, de connaître un peu son histoire, sa littérature et son théâtre, en l'espèce remarquablement suggestif et révélateur.

Les récents événements ont été l'occasion, pour nombre de voyageurs en chambre, de telles énormités que la méconnaissance du « Japon tel qu'il est » n'a jamais été plus complète. Par exemple, à propos de l'empereur, qu'avec tout l'aplomb de l'ignorance, un présomptueux confrère nous représenta hardiment comme une sorte de souverain oriental invisible à son peuple et vivant derrière un rideau. Rien n'est plus faux. Il y a beau temps que l'empereur Meiji, Mutsuhito, a rompu avec ces traditions si elles ont jamais existé. J'ai assisté naguère à des revues militaires et à des réceptions au palais impérial de Tokio où il se laissait voir, chez lui, de ses invités et sur le champ de manœuvres, de foules innombrables.

En vérité, l'empereur, « souverain céleste » — c'est le sens même du mot *Tenno* — n'est pas une divinité. S'il est considéré par ses sujets comme la vivante incarnation de la déesse Amaterasu, protectrice de leur terre sacrée, il n'est personnellement l'objet d'aucun culte religieux : on le vénère, mais on ne l'adore pas. Mais, parce qu'on le vénère de temps immémorial, on le suit et on lui obéit.

Les Alliés ont donc sagement agi en renonçant à saper son autorité impériale et en la respectant pour s'appuyer sur elle comme sur la seule force capable d'imposer au pays une attitude de soumission. Derrière lui, le Japon tout entier s'est incliné comme un seul homme. A présent, il se peut que se produisent quelques actes isolés de fanatisme contre lesquels il appartient aux Américains de se garder : leurs armées ne courent pas, au Japon, d'autre risque que de se laisser prendre aux douceurs d'une nouvelle Capoue.

## Perspectives de l'industrie allemande

Si l'aviation alliée a démolie la plupart des grandes villes d'Allemagne, elle n'a détruit que très partiellement le potentiel de son industrie. Les experts estiment, en effet, à 70 % au moins, la fraction préservée de sa capacité de production. Si Essen, par exemple, dont on évalue les décombres à 1 million 800.000 tonnes, n'est plus en apparence qu'un amas de ferrailles calcinées et tordues, il n'en reste pas moins que les usines Krupp pourraient dès aujourd'hui sortir mécaniquement les 80 % de leurs précédentes fabrications.

D'autre part, les réserves de matières premières et de pièces détachées de toute sorte sont colossales, attestant que les industries de guerre n'ont réellement manqué de rien jusqu'à la capitulation.

Ainsi l'Allemagne battue, pilonnée, démantelée, est demeurée un énorme entrepôt de machines de guerre, et c'est pourquoi la destruction, la transformation ou le transfert de son industrie s'impose comme une condition nécessaire de l'établissement d'une paix stable.

Détruire toute la grosse industrie allemande, faire des Allemands un peuple d'artisans, d'agriculteurs et de fermiers, ce fut la solution première envisagée à Potsdam. Je ne sais qui a de suite protesté que c'était là « non pas une nécessité politique à court terme mais une absurdité politique à long terme ». Finalement, la transformation et le transfert ont prévalu.

Cependant, le transfert, dont les Russes ont déjà copieusement usé dans leur zone, ne peut être poussé à l'extrême sous peine de priver toute l'Europe des matières premières, des minerais, du charbon qui ne peuvent être, eux, transférés, qui doivent être pour la plupart traités sur place et dont le transport nécessite, sans parler des camions, des péniches et des wagons qu'il faut bien fabriquer quelque part, des voies ferrées, des routes et des canaux en bon état. Or la plus grande partie d'entre eux sont endommagés ou détruits. Il faut avant tout les réparer, et aucune industrie étrangère ne peut s'en charger.

Reste donc à réaliser la transformation des industries de guerre en industries de paix. Vaste problème, compliqué par le fait que, depuis plus de dix ans, toute l'Allemagne a vécu en économie de guerre et que ses industries de paix ont été réduites au minimum, centralisées et rationalisées, quand elles n'étaient pas arrêtées en vertu du système : « Moins de beurre, plus de canons. »

La « reconversion » des entreprises allemandes est ainsi

bien plus laborieuse qu'en Angleterre et aux Etats-Unis où elle est déjà difficile, sans parler du manque de main-d'œuvre résultant et des pertes de guerre et de l'absence des prisonniers.

Tout cela caractérise l'immensité de la tâche qui, pourtant, s'impose aux Alliés. Encore convient-il avant tout qu'ils s'accordent sur les procédés et se gardent d'agir, chacun dans son secteur, selon des principes différents.

## Un nouveau plan quinquennal russe

Le Comité central du parti bolchevique et le Conseil des Commissaires du peuple viennent de décider l'immédiate élaboration d'un quatrième plan quinquennal dit « de reconstruction et de développement de l'économie nationale », échelonné entre les années 1946 et 1950.

Il y a seize ans que fut adopté le premier de ces plans, dit « de construction socialiste ». Le deuxième fut dressé spécialement en vue de l'extension du potentiel économique, de l'agriculture, de l'industrie et des transports par voie ferrée : à son expiration, la production de l'U.R.S.S. était déjà sept fois plus forte que celle de la Russie en 1914. Le troisième plan poursuivit l'œuvre en pleine guerre. Le quatrième la couronnera, dont les travaux préliminaires ont déjà commencé et sont activement menés.

Les Républiques nouvellement annexées, Lettonie, Lituanie, Estonie, Moldavie, sont conviées à y prendre part, au cri de « Tout le monde au travail ! ». La Russie de Staline ne redoute rien du chômage.

## Les Libanais en Australie

Le gouvernement libanais négocie actuellement avec le gouvernement de Canberra l'établissement de relations diplomatiques suivies. La nouvelle peut sembler étrange. En effet, les rapports d'intérêts entre l'énorme territoire austral et le minuscule Etat du Levant sont virtuellement nuls, et leurs contacts politiques inexistantes.

Mais on trouve en Nouvelle-Galles du sud une cinquantaine de milliers de Libanais émigrés à la suite des massacres de 1860, colonie tout aussi active et patriote que celle, bien plus nombreuse (300.000), qui s'est installée à New-York.

Ces Libanais de l'extérieur, dont le nombre égale à peu de chose près celui des Libanais de Syrie, ont toujours conservé leur particularisme, préservé leur nationalité, leurs coutumes et leur religion, et vivent en sociétés fermées.

Fidèles à leur pays, ils le sont également à leur seconde patrie, la France. Leurs associations, leurs écoles, leurs églises sont autant de foyers illuminés de culture française.

« Si vous découvrez un Maronite qui vous dit qu'il n'aime pas la France, c'est de lui qu'il faut vous méfier : c'est un menteur », répondait, en 1914, Mgr Arida, évêque de Beyrouth, inculpé de trahison par les Turcs. C'est toujours vrai.

## Le Français, langue diplomatique

Le Comité exécutif de la Commission préparatoire des Nations Unies a décidé que l'anglais, le chinois, l'espagnol, le français et le russe seraient admis en tant que langues officielles ; l'anglais et le français en tant que langues diplomatiques. Consécration de la décision emportée non sans peine à San Francisco sur l'énergique intervention de M. Bidault, appuyée par M. Molotov et le Premier canadien, M. Mackenzie King. Le contraire eût été absurde, et c'est assez d'avoir admis la langue anglaise, concurrentement avec la nôtre, à fixer le sens des documents diplomatiques. Cette dualité présentera plus d'inconvénients que d'avantages.

Il ne s'agit pas, en l'espèce, d'une question de nombre ou de puissance, et pas davantage de prestige. Il ne s'agit que de bien s'entendre. Or, de toutes les langues européennes, le français, d'évidence reconnue, est la plus précise et la plus claire, qui, par sa concision, ne laisse place à aucune équivoque et interdit les confusions.

Pendant des siècles, il est resté, pour ces raisons, la langue diplomatique universelle, non seulement aux époques de primauté française, mais en tout temps, même après nos plus écrasantes défaites : les Traités de 1815 ont été discutés et écrits en français, et pareillement le Traité de Francfort.

Tous les pays de culture française avaient effectivement protesté dès qu'à San Francisco la question fut posée de lui retirer cette prérogative. Réaction spécialement sensible en Orient, dans la presse arabe, auxquelles un grand journal anglais, le *Manchester Guardian*, a très impartialement apporté la conclusion qui convenait : « La question est importante pour la France. Elle est importante également pour le monde, car pour la paix du monde, il importe que les nations aient des textes faisant foi où soient consignées les dispositions sur lesquelles elles sont tombées d'accord. »

Les « interprétations » sont dangereuses en matière de

traités internationaux. S'il est difficile d'éviter qu'on en puisse discuter l'esprit, il est tout au moins nécessaire que la lettre en soit inattaquable.

## Lord Keynes,

### économiste révolutionnaire

Les économistes ont commis, depuis le début de ce siècle, tant d'erreurs d'appréciation — tel celui qui avait prédit, à la veille de 1914, l'impossibilité financière d'une longue guerre — qu'ils ont discrédité l'idée, depuis si longtemps arrêtée, d'une économie politique considérée comme une science exacte, étayée sur des lois éternelles.

De cette faillite est née une science nouvelle, moins dogmatique, moins figée, plus souple et plus mouvante, inspirée des réalités et bâtie à l'échelle du monde moderne.

L'un des prophètes de cette science, le plus original et aussi l'un des plus illustres, est John Maynard Keynes. Né à Cambridge en 1883, professeur depuis 1907 à l'Université de cette ville, fondateur en 1912 de l'*Economic Journal*, directeur de la Banque d'Angleterre, conseiller financier de la Trésorerie britannique, l'originalité de ses conceptions, ses campagnes acharnées contre le « laissez-faire », et ses actes d'indépendance, en ont fait l'une des personnalités les plus en vue et les plus discutées de l'Angleterre.

Désigné, en 1919, pour représenter à Versailles le Chancelier de l'Echiquier, il y fit valoir l'absurdité des mesures envisagées en matière de réparations, se refusa à les entériner, et donna brusquement sa démission. Il en exposa les raisons dans un livre retentissant et à maints égards prophétique : « Les conséquences économiques de la paix », qui souleva les plus vives controverses, le rendit universellement célèbre, mais lui valut une disgrâce de vingt ans.

En 1940, le Cabinet Churchill lui confia la mission d'étudier, de concert avec la Trésorerie, les problèmes financiers posés par l'état de guerre et l'envoya l'année suivante à Washington pour y régler les conditions d'application du « Prêt et Bail ». Sa nomination à la direction de la Banque d'Angleterre en remplacement de lord Stamp, en 1942, fit sensation. N'était-il pas l'auteur de pamphlets contre les banquiers ? N'était-elle pas de lui cette phrase que « les banques et les banquiers sont aveugles de nature et n'ont rien su prévoir » ? Mais son autorité l'emporta, consacrée par la décision royale qui le créa pair d'Angleterre et baron Keynes of Tilton.

Auteur du plan, qui porte son nom, sur l'organisation des échanges internationaux par la création d'une union de clearing et d'une monnaie universelle nommée *Bancor*, il a joué un rôle important à la Conférence de Bretton Woods.

C'est à ce redoutable *debater*, doublé d'un très fin diplomate, que vient d'être confiée la mission de négocier avec l'Amérique les accords destinés à pallier aux effets désastreux de la suppression du « Prêt et Bail ».

Les intérêts anglais ne pouvaient être placés en des mains plus adroites et plus sûres.

## La vertu des couleurs

Une dépêche d'Amérique nous apprend qu'une grande usine d'aviation de Cleveland, pour avoir eu l'idée de repindre ses machines en vert et rouge, a vu croître de 15 p. 100 sa production.

Il y a déjà longtemps que, par exemple en Allemagne, certains capitaines d'industrie, bien plus par intérêt que par philanthropie, avaient imaginé d'égayer l'aspect de leurs ateliers, mais c'est la première fois, croyons-nous, qu'on applique au rendement du travail la théorie de l'influence des couleurs.

En chromothérapie, le rouge est classé comme excitant, comme stimulant de la force physique et psychique ; le vert est indiqué contre la nostalgie et l'ennui. En portant leur choix sur ces deux teintes, les industriels de Cleveland n'ont donc pas agi au hasard. S'il est vrai qu'ils ont atteint leur but, ils auront des imitateurs.

## Comment on conquiert

### l'Amérique

Les Américains sont très fiers d'avoir réussi, comme ils disent, à « dégeler » le général de Gaulle.

On le leur avait annoncé comme un personnage froid, sévère, et qui ne souriait jamais. Or, c'est un fait que le général, d'un bout à l'autre de son voyage, a eu le sourire. Les photographies l'ont établi.

Il n'en fallait pas plus pour mettre en joie les foules qui, prenant à leur compte le mérite de cette métamorphose, ont exulté, et adopté Charles de Gaulle pour un des leurs. « Nous nous apprêtons à l'honorer, disait un brave postier new-yorkais, et voici qu'à présent nous l'aimons ! »

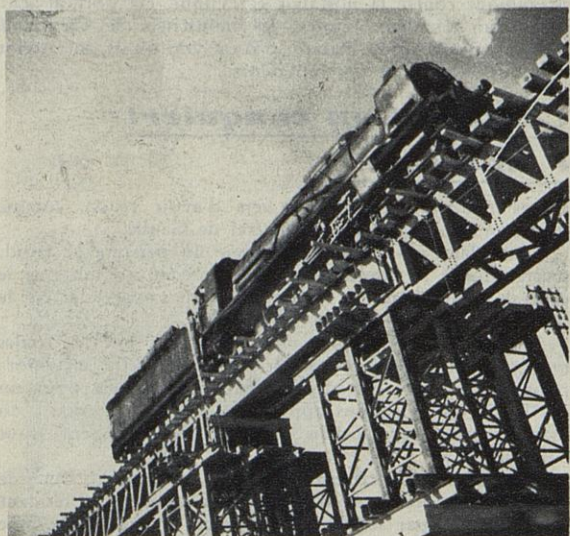
C'est ainsi que, comblé en tant que chef d'Etat de suprêmes distinctions et d'attentions flatteuses, le Président français a été, par acclamation, consacré en tant qu'homme favori du peuple américain.

FABIUS.





EN NORMANDIE, SUR LA SEINE. LE FAMEUX PONT DU MANOIR S'ETAIT EFFONDRE DANS UN ENCHEVETREMENT D'APOCALYPSE. MAIS UN NOUVEAU PONT A SURGI AU PRIX D'UN RUDE LABEUR.



VICTOIRE !... LA PREMIERE LOCOMOTIVE PASSE AU MANOIR.

## L'EFFORT SURHUMAIN DU RAIL SUR LES ROUTES FERRÉES ET LES PONTS RACCORDÉS

**E**N septembre 1944, le bilan des réseaux de chemin de fer français fut établi. Et chiffrée l'importance des destructions. On prononça, en haut lieu, le mot de « catastrophe ». Il s'appliquait, naguère, aux voyageurs victimes d'accidents. Cette fois, le matériel en était l'objet.

Trois mille kilomètres de voies inutilisables. A raison de onze mètres par rail, comptez un peu, 2.300 ouvrages détruits. La moitié des grands dépôts anéantis (71 sur 130) ainsi que les deux tiers des ateliers de réparations (19 sur 31) ; le tiers des grandes gares (115 sur 322) et 24 grandes gares de triage sur 40 bouleversées.

Il n'y avait pas à se désespérer sur un tas monstrueux de ruines. Au travail. Les réseaux ont fait appel à leur personnel, techniciens et ouvriers, traction, voies, exploitation. Et, en coopération fréquente avec le génie américain, un effort surhumain a été entrepris.

Partout, il a fallu faire le point. Nous nous en chargeons aujourd'hui pour un passé encore récent. Voici des chiffres. Ils marquent des étapes.

	Sept. 39	Sept. 44	Janv. 45	Mars 45
Locomotives. . . . .	17.800	3.000	6.815	7.265
Voitures voyageurs.	29.100	4.300	8.700	
Wagons. . . . .	457.000	26.500	160.000	220.000

La S.N.C.F. emploie 450.000 agents. Elle dispose de sept grands ateliers à Hellemes, Epernay, Périgueux, Tours, Oullins, Nevers et Sotteville.

Une locomotive a besoin, en temps normal, d'une révision tous les 40.000 kilomètres et d'un « levage » tous les 90.000 kilomètres.

Cette fois, il était nécessaire de s'attaquer partout à l'ensemble du problème.

Or, au 15 mars dernier, sur 2.300 ponts détruits, 1.650 étaient rétablis.

Le pont d'Orléans fut rendu à la circulation avec un mois d'avance sur le programme.

Le pont de Neuilly-sur-Marne, inauguré en 1934, était





EN PLEINE ACTIVITE, SUR LE PONT DU MANOIR, APRES LA POSE DES PREMIERS RAILS.



UN INGENIEUR, INCLINE SUR LES APPAREILS, VERIFIE LES OSCILLATIONS DU NOUVEAU PONT.

fer d'une arche unique, d'un seul jet. Elle enjambait la Marne sur 67 mètres. Les Boches l'ont détruite par explosion. Elle permettait la desserte de six gares importantes des environs de Paris : Noisy-le-Sec, Achères, Versailles, Massy-Palaiseau, que tous les troupiers de 1939 ont fréquentée et dont ils savent l'importance stratégique, Juvisy et Villeneuve-Triage.

Il fallait amener à pied d'œuvre 2.500 tonnes de matériaux, soit le contenu de 250 wagons. Trois travées, appuyées sur quatre piles, furent établies et, par-dessus, une passerelle. Afin d'assurer la stabilité de l'ouvrage, le chef d'entreprise passa trois jours et trois nuits dans l'eau.

Le pont fut remis en état le 20 janvier 1945. La grande ceinture reformait sa boucle.

Les ateliers de Sotteville ont subi d'importants dégâts au moment de la retraite allemande. Ils n'en avaient pas

moins été endommagés auparavant par 179 bombes ou obus. Cependant, grâce à la constitution d'un « comité de production », le personnel accepta de porter à 54 heures le total de la semaine de travail. En octobre 1944, dix machines — au lieu de cinq — sortaient des ateliers. Ceci, bien que l'allégresse de la libération n'ait pu effacer les deuils. On comptait 16 morts parmi les agents et 15 parmi les familles ; 22 déportés politiques, 5 fusillés. Le nombre des sinistrés atteignait 1.286 dont 378 avaient tout perdu.

Allons sur un chantier : celui du viaduc de Barentin. Il a trente-quatre mètres de hauteur. En passant dessus, dans une courbe alanguie, le voyageur pouvait apercevoir le virage de la route, et les toits rouges des usines au creux de la vallée sinieuse.

La césure de la voie ferrée atteignait près de 400 mètres, de culée à culée. Vingt-six piles de briques rouges, espacées sur quinze mètres, avaient permis de surmonter

l'obstacle. Huit sont manquantes sur cent vingt mètres.

Minées, elles ont sauté, causant l'ébranlement général de l'ouvrage, le décollement des arches. La sixième l'a été, au ras du sol. Et les voûtes s'écrasèrent dans la terre où les briques pénétrèrent sur une profondeur qui, en certains points, alla jusqu'à trois mètres.

Quinze mille mètres cubes de déblais ont été enlevés. On dut achever la démolition pour réédifier des piles, sur pilotis. La quatrième est « fissurée ». On la reprend, mètre à mètre. Un an de travail pour soixante ouvriers.

Des wagons entourent le chantier. Tombereaux plats. Voici le « Stuttgart 31.416 » qui contribue à la tâche réparatrice, à côté des « France-S.N.C.F. ». On procède à la levée du matériel à l'aide d'un « bulldozer » sur chenille. Un « scraper » se charge du nivellement. Les poutrelles d'arc sont préparées au sol, dans leur bandeau en ciment armé de dix-sept mètres.

Les blocs de pierre de taille — ceux du soubassement



VOICI LE SPECTACLE QU'OFFRAIT LE CELEBRE VIADUC DE BARENTIN, AUX ENVIRONS DE ROUEN, AU LENDEMAIN DE LA LIBERATION. HUIT PILES SUR VINGT-SIX MANQUAIENT A L'APPEL...





## L'EFFORT SURHUMAIN DU RAIL (fin)

— les tas de briques récupérées, serviront de nouveau quand le moment sera venu. Solution du transport qu'attendent impatiemment les voyageurs de cette partie de la ligne Paris-Le Havre, lesquels effectuent à pied les deux kilomètres du détour.

Partout, on travaille dur. Sur la Seine, la difficulté est plus grande encore. A Tourville, 8.000 mètres cubes de terrassements et 100.000 heures d'ouvriers; au Manoir, 47 tonnes d'armatures à béton et de boulons d'assemblage; à Oissel, 400.000 heures résoudre cet enchevêtrement d'apocalypse en fers géants tordus, brisés, mi-aériens et mi-aquatiques.

A Eauplet, — passage de Rouen — 600.000 heures furent nécessaires pour relever 1.800 tonnes d'acier effondrées dans l'eau. L'ordre d'importance des matériaux passa l'entendement normal: 444 pieux à battre; 270 mètres cubes de bois de charpente; 250 tonnes d'acier provisoire; 400 tonnes d'acier définitif; 600 mètres cubes de béton.

Des scaphandriers eurent un ponton-bigue pour base et, peu à peu, le pont tordu, disloqué, en berne, perdit cette apparence de carapace monumentale et de toboggan chimérique. Le 31 août dernier, enfin, soit à la date exacte prévue dès le début des travaux, le viaduc fut rendu à la circulation et la première Micheline put franchir le fleuve!

Après la bataille de France, ce n'était que désolation au Mans, à Vierzon, aux Aubrais, à Juvisy, à Trappes, à Dijon, à Argenteuil.

Les gares de Paris étaient désertes et vides les salles d'attente.

La capitale ne communiquait plus qu'avec Le Mans, d'une part, et Orléans, d'autre part. Une ligne Sens-Montbard était aussi demeurée en exploitation.

Quinze jours après, les liaisons étaient rétablies avec Brest, Cherbourg, Lille — grâce à un détour considérable par Amagne, en direction de Reims — Vitry-le-François et Orléans.

De quinzaine en quinzaine, l'effort fut poursuivi. Les résultats s'additionnèrent.

En mai 1945, les trafics étaient, dans l'ensemble, rétablis.

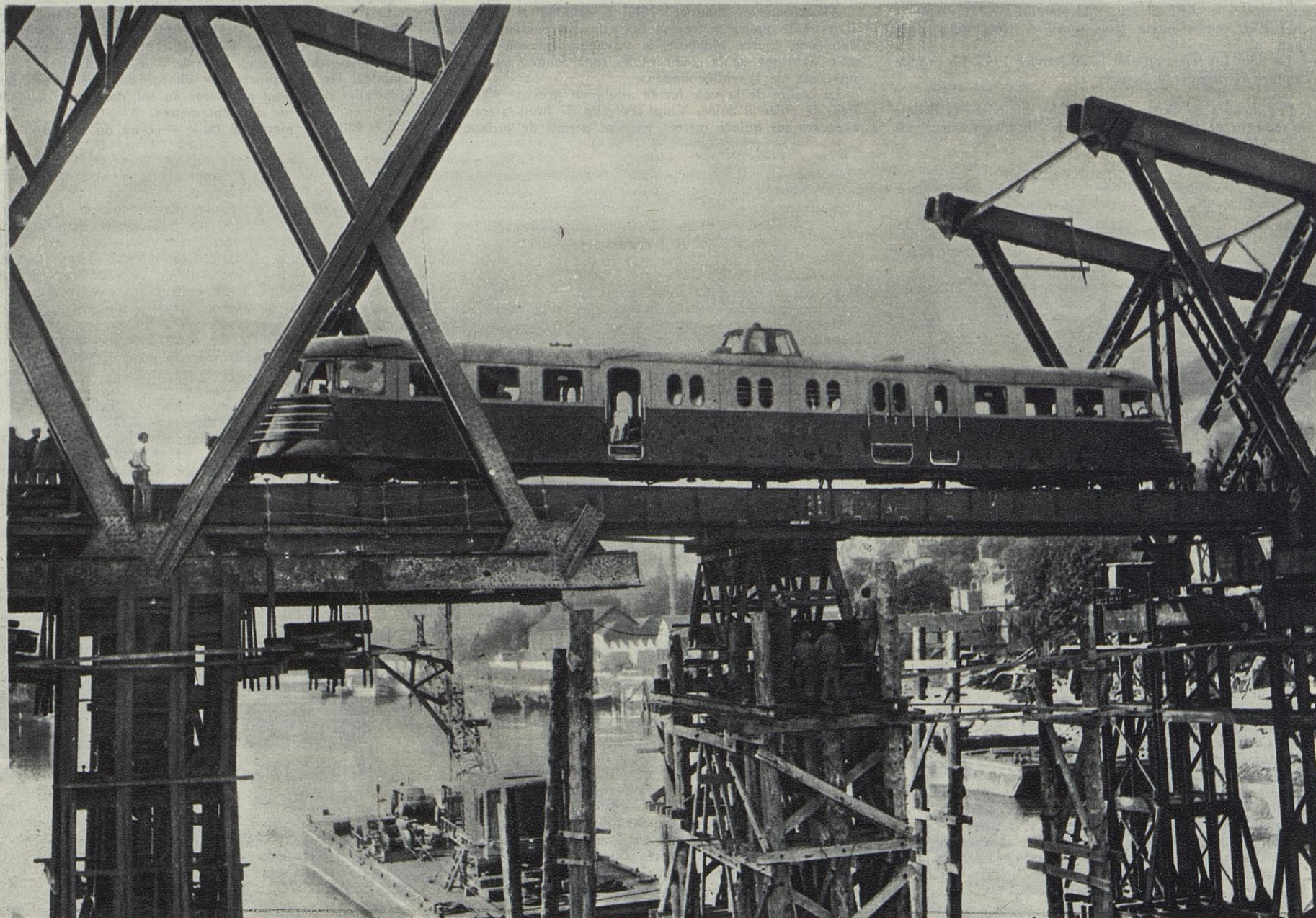
Et au 1<sup>er</sup> septembre dernier, à la date anniversaire du constat initial, la S.N.C.F. pouvait s'enorgueillir d'une magnifique victoire de la production et du travail français.

A. R.

Reportage photographique ELLEBE.



LE PONT DU VAL D'EAUPLLET, PRES DE ROUEN, IL Y A UN AN. 1.800 TONNES D'ACIER S'ETAIENT, EFFONDREES DANS LA SEINE.



A 17 H. 20, LE 31 AOUT 1945, LE PREMIER AUTORAIL FRANCHISSAIT LA SEINE AU VAL D'EAUPLLET. C'ETAIT UNE NOUVELLE VICTOIRE POUR LES HEROS ANONYMES DE LA BATAILLE DU RAIL.



# LA FIN DES "PASQUIERS"

**R**IEN ne l'indique, mais c'est bien la fin de la *Chronique des Pasquier*. Dans la dédicace de mon exemplaire, Georges Duhamel a écrit : « Cette suprême page d'une longue histoire. » Eh bien, que la *Chronique des Pasquier* soit achevée, j'en suis sincèrement navré. Cette *Passion de Joseph Pasquier* m'a laissé sur une impression, mêlée de satisfaction et de fringale. Car le Duhamel officiel et académique, le Duhamel des chroniques et des discours, le Duhamel patriote, le Duhamel national, si j'en fais le plus grand cas, si je l'admire, si je lui sais gré du rôle qu'il joue et de la mission qu'il remplit, ce n'est pas sans garder une intime préférence pour l'autre, le Duhamel sans uniforme, sans titre et sans mission, le Duhamel romancier, quoi ! Dans ce Duhamel-là, il me semble retrouver malgré tout le Duhamel de ma jeunesse, et Duhamel m'excusera, me comprendra, ayant le même âge que moi, ou à peu près, c'est le Duhamel de ma jeunesse qui reste pour moi le vrai, le plus vrai Duhamel. Comme la *Chronique des Pasquier* ne sera pas continuée, j'ai peur que le Duhamel qui l'a écrite ne retrouve plus l'inspiration d'où elle est sortie. Ma crainte ne paraîtra pas injurieuse à Duhamel, il sait trop l'affection que je lui porte, mais elle lui paraîtra peut-être saugrenue, et il n'est pas sûr que ma distinction entre le Duhamel officiel et l'autre ne lui semble pas également absurde.

Joseph Pasquier, nous le connaissions, nous avions assisté à son ascension. Dans *La Nuit de la Saint-Jean*, nous l'avions vu obtenir l'appui d'un parlementaire influent en lui achetant, comme un authentique Courbet, une croûte infecte et réaliser par ce moyen, puis par d'autres du même genre, une immense fortune. Joseph Pasquier, brasseur d'affaires, député, collectionneur, candidat à l'Académie des Sciences morales, n'est pas le personnage de la *Chronique* que l'auteur a le plus profondément analysé. Il nous est montré du dehors et avec des moyens un peu gros, je dirais presque : un peu faciles, mais il faut convenir que la verve satirique de Duhamel s'est rarement donnée un plus heureux cours qu'ici. On sent qu'il a pris un plaisir intense à camper le personnage dans la plénitude de sa mulerie, de son cynisme, de son avidité, de son inconscience, de sa faiblesse et de sa naïveté. De Balzac à Jules Romains, le roman français ne manque pas de types d'hommes d'affaires d'un puissant relief. Joseph Pasquier ne dépare pas la collection. Certes, Duhamel n'est pas, en apparence du moins, un moraliste trop cruel. Sa bonhomie à la Dickens lui interdit une certaine dureté d'accent ; sa sensibilité, sa gentillesse l'empêchent de le prendre de trop haut avec ceux de ses personnages pour lesquels il a de bonnes raisons d'être le plus sévère, et Joseph Pasquier pourrait bien être, de tous, celui sur lequel il a concentré le plus d'antipathie. Mais Joseph l'amuse et le désarme plus qu'il ne l'indigne peut-être, si même on sent percer parfois sous sa plume un peu de pitié pour le grotesque et sinistre individu. Cependant sa lucidité reste entière à tout moment et sa condamnation ne fait état d'aucune circonstance atténuante. Pour Duhamel, un Joseph Pasquier est un monstre avec lequel il n'y a pas d'accommodement possible.

Trois intrigues principales s'entremêlent et contribuent à faire ce que l'auteur appelle la « passion », c'est-à-dire le supplice, la souffrance, la maladie, de Joseph Pasquier. C'est d'abord une affaire d'argent, plus exactement de pétrole, où nous voyons Joseph perdre un million, somme dérisoire pour l'époque présente, mais considérable pour celle où nous transporte le livre, et nous retrouvons dans cet épisode le mépris bien connu de Duhamel pour les parlementaires : le ministre réputé le plus incorruptible s'y révèle d'une fragilité déplorable. C'est ensuite la candidature de Joseph à l'Institut, et là non plus il ne se montre pas très fort, il échoue fort piteusement. Après l'argent et les honneurs, l'amour, c'est la trilogie classique : Joseph Pasquier est cocu. Cocu par sa femme et cocu par sa maîtresse. Ces trois passions de Joseph Pasquier se complètent par le suicide d'un de ses fils. C'est beaucoup de catastrophes rassemblées dans un petit espace de temps. Un romancier étranger les eût réparties sur toute une vie, mais le sens classique français, si vif chez Duhamel, exige, même dans le roman biographique, une concentration quasi scénique qui ramène le roman comme la tragédie, à une crise, sinon à plusieurs crises qui s'entrelacent, se renforcent et parfois se conditionnent les unes les autres. Le fin du fin est de satisfaire ainsi le besoin d'unité de l'esprit sans offenser la vraisemblance. Duhamel y réussit toujours infailliblement. Il est un grand maître en son art.

On voit par tout ce que je viens de dire que le dernier volume de la *Chronique des Pasquier* n'en représente ni le sommet ni la conclusion. Les plus belles et les plus fortes pages de cette œuvre, si riche en son étonnante diversité, on ira toujours les chercher dans les *Maîtres* et dans *Cécile parmi nous*. La *Passion de Joseph Pasquier* vaut par le mouvement, la verve, le bonheur dans l'invention des traits de caractère, auxquels le portrait du docteur Pasquier, dans les premiers volumes, devait déjà tant nous plaire. C'est une comédie à la fois amère et cordiale, et si je ne dis pas que c'est du Balzac, c'est que je préfère dire que c'est du Molière.

ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt.

*Ici dorment Maurice et Eugénie de Guérin*

# UNE VISITE AU CAYLA

ce lieu dont on rêve sous tous les méridiens



LA TOUR DU DOMAINE DU CAYLA.

Gaillac, ... septembre.

**D**es tous ceux qui en parlent avec amour, combien sont-ils qui n'ont pu s'y rendre encore !

C'est pour eux aussi que je voulais y aller cet été, guidée naturellement par Jean Calvet, le maître guérinien, conservateur du château du Cayla.

Nous nous recueillîmes d'abord devant la tombe de Maurice et d'Eugénie : étrangement privée du cher horizon, tout contre l'abside de la pittoresque église d'Andillac, à l'ombre de cyprès séculaires, elle se cache près de la place du hameau déserté pour toujours, il semble ! — il y reste à peine quelques familles ! — et où désormais rien ne bouge.

A présent, la route blanche serpente au milieu d'un paysage où les champs cultivés ont fait place à de verdoyantes prairies naturelles. Autour de nous, rien de délimité : c'est la vraie nature, enfin ! Déjà nous sommes sur le domaine du Cayla... Jean Calvet choisit de nous montrer d'abord la Croix-des-Adieux où Eugénie accompagna Maurice à l'heure d'un départ, premier témoignage, pour nous, d'une double et chère présence.

Sur un piton d'où elle paraît dominer le val, alors que de tous les environs on la voit dans une déclivité, la maison du Cayla. L'auto s'arrête au bord du chemin : il ne nous reste plus qu'à gravir la pente abrupte — douze ou quinze pour cent ! — qui va nous porter, nous soulever jusqu'à la célèbre terrasse, si humble pourtant et comme primitive avec son soubassement de pierre, actuellement ornée d'une sorte de perron postiche et qui ne tardera pas peut-être pas à redevenir, plus simplement, ce qu'elle était.

Sur la gauche — et c'est là que Maurice a vécu ses dernières journées !... — une porte basse. Nous entrons dans la cuisine, longue et spacieuse salle commune où, entre la cheminée, la table de chêne, l'évier et le coffre à grains, vécut la maisonnée entière dans une de ces familiarités de race dont le secret est bien perdu... Une fenêtre étroite, des volets pleins préservent ici de la chaleur et de la lumière. On voudrait évoquer les

heures... et ces mots d'Eugénie nous reviennent à la mémoire : « Tu feras comme notre pendule, qui sonne très bien quand le temps est beau ! »

Monté l'escalier de pierre de la tour, nous traversons en hâte les vastes pièces, comme oublieux soudain de cette demeure même, attirés par « l'horizon chéri », élargi de perspectives nouvelles, et devant lequel Maurice s'écriait : « Si j'emportais ces hauteurs ! »

Plus touchante encore que la chambre où il est mort, celle d'Eugénie à qui nous savons gré d'être restée identique à ce qu'elle fut autrefois. Voici le petit lit de bois, le crucifix, et l'écrivoire où l'on croirait la voir encore avec, toujours devant les yeux, l'un des plus austères versants du Cayla où cheminaient alors de rares paysans, et le ciel ardent de son Languedoc : « Rien ne bruite en ce moment que ma plume sur le papier et une mouche qui bourdonne dans ma chambre. Ce calme à quelque chose de si pénétrant... » Où imaginer mieux qu'ici ce que sont vraiment le silence et la solitude ? Il semble qu'on les touche et l'on comprend que certains n'aient pas le goût d'y résister !

Malgré tout ce que nous savons de la gêne et des difficultés matérielles auxquelles Eugénie devait faire face, rien ne respire au Cayla la pauvreté, mais plus exactement une sorte de dénuement et, à tous les points de vue, de dépouillement qui s'apparente miraculeusement au génie de Maurice et de sa sœur. Tout, de la réalité, devient ici symbole...

On a beau, d'ailleurs, ne rien ignorer des influences lointaines et profondes de la mer et de la forêt bretonnes sur le chantre de *La Bacchante*, c'est à lui que l'on pense, inconsciemment, plus encore, peut-être, qu'à Eugénie ! Mais comment ne pas les évoquer ensemble dans l'étrange liberté du silence reconquis qui caractérise ces lieux ? Silence total de ce domaine habité par des ombres, plus profond même qu'il n'était jadis quand la ferme toute proche, crayeuse au soleil de midi, vivait de sa vie propre et que les seaux grinçaient dans la fraîcheur du puits !

Seule aujourd'hui une vieille femme veille, gardienne paisible, sur le Cayla déserté qui paraît n'avoir d'autre raison d'être que d'inciter à la méditation poétique et sur lequel Jean Calvet est heureusement intarissable. (Et n'a-t-il

pas goûté, reclus involontaire, la solitude du Cayla, il y a seulement quelques années ?...)

Il y revient souvent. La conservation, l'enrichissement, l'atmosphère même, si magnifiquement préservée, du Cayla, c'est là son œuvre, ainsi que ce culte des Guérin auquel il s'est voué et qui ramène ici, à chaque 19 juillet, jour anniversaire de la mort de Maurice, la troupe fidèle des guériniens de toutes races et de tous pays.

C'est d'abord, dans l'église d'Andillac, la messe célébrée pour deux mémoires chères, « lou cap de l'an ». Puis l'on renoue la tradition des années précédentes — car jamais l'on n'a cessé d'accomplir ce pieux pèlerinage ! — et, sans cérémonial aucun, avec une simplicité toute guérinienne, mauriciens et eugéniens partagent dans la Garenne-aux-Buis un déjeuner champêtre en attendant l'heure, sous la chênaie, de la séance littéraire. Echange de vues, lectures, commentaires qui prouvent éloquentement l'étonnante vie de cette grande famille de disciples fervents. Jean Calvet ne vient-il pas d'annoncer la découverte, au Maroc, de soixante lettres encore inédites d'Eugénie de Guérin ! Les recherches se poursuivent... Un dialogue s'établit entre tous ceux que rapproche un culte commun. Sous tous les méridiens, on interroge, on veut en savoir davantage...

Après m'avoir montré l'émouvante inscription latine choisie par les pèlerins de 1945 (*Patria liberata bello exsilioque cessante, hic undique terrarum loeti fidelesque redimus. 19-VII-45*), Jean Calvet me fait les honneurs de la bibliothèque. Tout ce qui touche aux Guérin est ici : des thèses, des essais voisins malgré la diversité des provenances et des langages, livres polonais, canadiens, hollandais... morceaux choisis au programme des études de l'enseignement secondaire, en Italie... Combien d'autres s'aligneront encore dans les bibliothèques du Cayla !

Je songe à ceux qui rêvent, par delà les mers et les frontières, de vivre ici une journée, de suivre ces chemins par lesquels Eugénie descendait, à cheval, vers la ville lointaine...

...Car c'est Gaillac qui se cache là-bas, au creux de cette trouée médiane qui centre le paysage harmonieux où l'on voit, des deux côtés, l'horizon remonter vers le ciel, comme en un brusque virage sur l'aile !

Claude CEZAN.



TOUTE L'ANNEE, DES AMIS DES GUERIN VIENNENT SE RECUEILLIR AU CAYLA...





FRANÇOIS VILLON, MALFAITEUR PATENTE, GENIAL MAUVAIS GARÇON, NE CONNAISSAIT D'AUTRES HORIZONS QUE PARIS...

Dans le Paris du XV<sup>e</sup> siècle  
l'écran a fait renaître

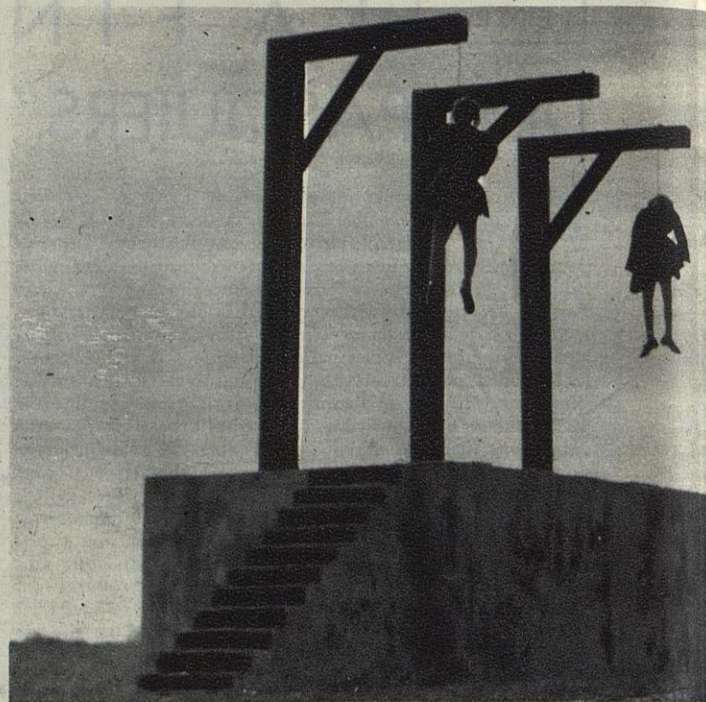
# FRANÇOIS VILLON

**C'**EST le premier film de la nouvelle saison française, un premier film qui aura coûté à ses auteurs, Pierre Mac Orlan pour le scénario, André Zwobada pour la mise en scène, et à son producteur André Tranché, beaucoup de peine et aussi beaucoup d'argent.

Faire revivre la vie tourmentée de François Villon à l'écran n'était pas une mince entreprise. Il fallait reconstituer avant tout l'atmosphère de Paris du XV<sup>e</sup> siècle, d'après des documents authentiques, en un décor gigantesque. Ce décor, long de 90 mètres, occupa trois « plateaux », demanda dix semaines de travail à toute une équipe de décorateurs et d'ouvriers, nécessita l'emploi de centaines de tonnes de plâtre, de sable, de staff, etc. Il fallut encore trouver 800 figurants et surtout les vêtir dans les costumes du temps. Il fallut enfin trouver un acteur capable d'incarner ce double et difficile personnage que fut François Villon...

En bref, cet effort considérable nécessita l'utilisation de nombreux talents et se solda par une dépense de près de 20 millions de francs.

La parole est maintenant au public. C'est lui qui décidera de la carrière de ce vaste ouvrage, un des plus considérables qu'ait produit le cinéma français, un des plus dignes d'intérêt, tant par le choix du sujet que par la façon dont il a été monté et réalisé.



PENDUS QUE LE VENT BALANCE... DE TELLES RENCONTRES N'ETAIENT PAS



RENEE FAURE EST CATHERINE DE VAUXCELLES, L'AMIE DE VILLON.



LES RIXES D'ETUDIANTS ETAIENT UN SPECTACLE FAMILIER POUR LES HABITANTS DE PARIS DU XV<sup>e</sup> SIECLE ET AUSSI POUR FRANÇOIS



# J'avais longtemps rêvé ce film...

par Pierre MARC ORLAN

Le dernier loup identifié dans la « Chronique de Monstrelet » avait été chassé à coups de pierres et d'épieu jusqu'au fond des forêts de l'Île-de-France, un brouillard sournois s'effilochait au-dessus de la Seine, le quartier des Ecoles voulait vivre. Après une longue guerre, sanglante et perfide, le pays de France émergeait petit à petit des éléments dangereux qui lui ternissaient tous les horizons, même les plus élémentaires. Un grand élan de foi catholique mêlé à la volonté des cinq sens, depuis longtemps mal apaisés, inclina le peuple, particulièrement le peuple de Paris, à se montrer indulgent, c'est-à-dire à puiser dans la gentille foi des petites gens cette indulgence dont nous pouvons encore nous émerveiller. La Vierge, son enfant entre les bras, s'abritait au-dessus de toutes les portes dans son humble petite niche gothique. Elle était la protectrice des carrefours et, naturellement, des événements qui pouvaient y naître entre deux crépuscules.

Toute cette bohème religieuse, celle des Ecoles, devait atteindre sans effort à ce paradis un peu particulier, celui de la bohème céleste. François des Loges, dit Villon, doit tenir une place essentielle dans cette création de l'intelligence sentimentale. Ce fut un homme que son génie poétique protégea contre toutes les familiarités des exégètes. Zwobada et moi, nous fûmes souvent paralysés par les scrupules. Pour d'honnêtes gens, il est difficile de donner à Villon une forme terrestre bien que son visage demeure toujours contemporain. Il vivait tantôt bien, tantôt mal, entre l'abondance mal acquise et la misère qui entretenait sa foi et le liait étroitement aux petites gens de son époque. Il fréquentait, à l'occasion, des personnages haut placés. Ses relations parmi les gens de justice étaient souvent efficaces. De cet étudiant authentique, toutes les images peuvent être vraies.

D'un côté, Villon pénétrait en nous sous l'aspect d'un malfaiteur paté ; de l'autre, il nous apparaissait dans la gloire de son génie populaire si tendrement merveilleux. L'écran nous imposait ces deux personnages fondus dans un même nom consacré par une admiration plus érudite que populaire.

Il eût été plus facile d'entraîner le spectateur sur les pistes tracées par ce compagnon de la Coquille. Les archives de Dijon et les travaux de Marcel Schwob, du docteur René F. Guillon, de Pierre d'Alheim, ne nous laissent aucun doute à ce sujet, mais il fallait dominer cette aventure de la rue, celle des cambrioleurs, de la « Mathe Gaudie », qui jargonnaient le jobelin et suivaient les conseils rythmés par Villon dans ses ballades argotiques, demeurées bien mystérieuses. Villon, peint sous cet aspect puissant et fragile, est un personnage que le film peut défendre. La besogne devient plus ardue quand il est nécessaire de montrer l'extraordinaire poète que fut Villon, avec sa foi qui brillait en lui comme une lumière surnaturelle. Coquin, il le fut et ce fut tant mieux, car le Villon de la Coquille nourrissait de tendresse, de désespoirs, d'amertume et de vérités sociale et religieuse le Villon du Lais et du Testament. Sans le premier, le second n'eût jamais existé. Ce n'est pas une mince besogne pour un réalisateur que d'entreprendre un pareil sujet.

L'histoire contée sur l'écran est sommaire et arbitraire puisqu'elle se déroule à peu près tout entière dans un laps de temps qu'aucun document historique ne vient éclairer.

On peut imaginer de bien des manières la mort de François Villon. A mon avis, il mourut probablement d'épuisement dans les premiers temps de son bannissement. L'image que cette hypothèse provoque n'est pas suggestive, tout au moins pour le film. Il fut peut-être la victime de ce « milieu » dont il avait pu éveiller la méfiance à cause de ses relations compromettantes avec les gens de justice et de la chance insolite qui le sauva plusieurs fois de la corde du « marieux ». Je m'en suis tenu à cet aspect plus décoratif d'un homme nettement plongé dans la vie des classes dangereuses.

Tel qu'il est, ce film, je l'ai rêvé, composé et écrit avec une émotion souvent contenue, mais permanente. Il représente un long travail de simplification et de prudence, un travail certainement inquiet, et, pour cette raison, sincèrement mélancolique.



CHOSE RARE EN PLEINE CAMPAGNE, AU TEMPS DE FRANÇOIS VILLON...



VOICI L'ACTEUR SERGE REGGIANI DANS LE ROLE DE FRANÇOIS VILLON.



VILLON QUI REGARDAIT VIVRE AVEC JOIE LE QUARTIER DES ECOLES.



UNE ATTRACTION FORT APPRECIÉE DES PARISIENS : LE COMBAT DE COQS METTANT AUX PRISES DEUX ADVERSAIRES ÉGALEMENT VALEUREUX.



# Le Marquis de S. Oyen

NOUVELLE INEDITE DE RENE LAPORTE <sup>(1)</sup>

*Le marquis de Saint-Oyen, ancien viveur retiré dans son château de Vence, misanthrope par dégoût du monde, de Vichy et de ses sympathisants, ne vit que pour attendre les échecs allemands. L'arrivée inopinée du docteur Bernevigne, que pourchasse la Gestapo, vient lui redonner du goût à l'existence. Il cherche un moyen de faire passer son ami à l'étranger ; le docteur se plie assez mal à l'abandon indispensable de sa personnalité, exigée par le marquis. Pendant une absence de ce dernier, il est témoin d'un terrible accident. Oubliant le danger, il n'obéit plus qu'à la voix de sa conscience professionnelle et sauve le blessé. Le marquis le réprimande. Cet acte le replace en plein danger. Il va être obligé de se sauver.*

Il avait encore plu. C'était décidément un été mal luné. Les gens s'entassaient dans le car, et il montait de cet agglomérat une sorte de fumée humide. D'autres voyageurs s'agitaient à l'intérieur de la voiture. Chacun avait une bonne raison de s'en aller. Le receveur, impassible, écoutait les doléances en mordant une tranche de pain frottée à l'ail. A l'intérieur, personne ne se poussait — pour laisser entrer les autres. Un farouche et doux sentiment d'égoïsme maintenait les élus sur leurs positions.

On entendit :

— La France ne changera jamais...

Du trottoir, le marquis essaya d'apercevoir encore une fois Bernevigne qui avait, par chance, une place assise. Mais la buée des vitres cachait les voyageurs. En somme, le docteur retournait à sa buée, à son néant ; il appartenait déjà à un autre univers, plus tranquille, banal et bête, tranquille mais commun. (Providentiellement il avait pensé à une vieille domestique retirée dans le Lot, et il allait la rejoindre. Là, la guerre ne l'atteindrait plus. C'était sans doute ce qu'il souhaitait.) M. de Saint-Oyen tourna les talons et s'enfonça dans les rues noires du village. La pluie lui léchait le visage, goutte à goutte, se glissait dans ses rides comme pour les approfondir et il se sentait las. Il pensa que, devant un feu craquant d'olivier, il allait retrouver sa solitude, ce chien grognon.

Amer, le marquis se demandait où elle pouvait bien être, à la fin du compte, son adhésion à la vie, cette adhésion qui est le vrai, le seul moyen d'obtenir la jeunesse (quand on n'a pas la jeunesse). Faust a passé par là, mais ce n'est guère rassurant. Nous traversons un temps où il n'y a plus de magie, hors certains sentiments : la colère, l'amour, l'amour de la patrie. De cet amour-là, Dieu merci, on n'a plus honte comme autrefois, mais quelle arme réelle nous met-il dans les doigts ? Il y a des moments où on est las de lutter dans le secret — quand on lutte, du reste — où l'on voudrait sortir de sa forêt de réfractaire, de sa cave de typographe clandestin, se trouver face à face avec l'ennemi, si près qu'on connaît la couleur de ses yeux, qu'on voit sa barbe mal taillée...

Le marquis, sorti du village, gravissait son sentier parmi les oliviers. Sous les pas, sans les voir, il sentait couler les ruisseaux de pluie. Dans l'ombre, un bruit de pas parut venir jusqu'à lui. Il prêta l'oreille. C'était un piétinement régulier, sûr de lui, qui se moquait des ruisseaux, des flaques, des cailloux arrachés par l'averse. Une patrouille. Mû par il ne sut quel mouvement intérieur, il se plaça contre un mur de propriété et attendit haletant d'une absurde angoisse. En se rapprochant, les pas perdaient de leur unité exaspérante. On percevait le clopement d'un homme, l'assurance d'un autre. Bonheur symbolique de penser que, dans un bloc armé et se croyant indivisiblement victorieux, il y a quand même des failles...

Des voix montèrent. Dieu merci, ce n'étaient pas les chants sinistres, et d'un religieux sans joie, des vainqueurs teutons. On reconnaissait l'indolence de l'accent italien. La patrouille n'était plus qu'à quelques mètres du marquis. Celui-ci se sentait grotesque sous son parapluie : très garde-nationale, très louis-philippard. Il avait à la fois envie de s'enfoncer dans son mur et d'en sortir. Ah ! faire un geste, donner un croc-en-jambe, agir enfin. Bien entendu il ne fit rien. Mais, quand les hommes furent passés, il lui sembla qu'il venait d'affronter une terrible épreuve dont il sortait victorieux. Au moment où ces poitrines le frôlaient presque, un tel flot de courage et de résolutions était monté en lui qu'il savait que, dès le lendemain, il pourrait le faire — le geste qui le libérerait.

Le lendemain, au réveil, bien qu'il ignorât ce qu'il allait accomplir, il éprouva une agréable petite fièvre. En se rasant, il vit dans la glace que ses yeux brillaient. Tout le jour, il trouva que le temps était long. A la nuit tombante, il envoya Dominique au village. Une fois seul, il ouvrit la resserre où le domestique rangeait ses outils de

jardinier, choisit une pioche et descendit dans le jardin. Il y avait, au centre, une vasque légère au-dessus de laquelle, mystérieuse et grave, une Minerve de bronze semblait attendre ses amies les chouettes. Le marquis commença à piocher là, au pied de la vasque. Il trouva vite ce qu'il cherchait : une boîte de fer, qu'il emporta dans son bureau. La boîte contenait un revolver, celui que le marquis avait enterré l'année précédente pour ne pas le remettre à la mairie. Il nettoya l'arme, la caressant du bout des doigts, et les doigts humectés d'une graisse blonde qui, elle-même, sentait curieusement l'acier. Puis il plaça un chargeur. Ensuite, s'étant habillé d'un chaud pardessus, il sortit. Son pas décidé le porta promptement jusqu'à ce mur contre lequel, la veille, il s'était appuyé au passage de la patrouille. Cette fois, la nuit était claire, avec une belle lune qui transformait les oliviers du lointain en d'innombrables boules de neige. Mais on se trouvait tout de même bien en vue, sur ce chemin crayeux. « Je dois avoir l'air d'une cible de Gastinne-Renette ! », pensait-il. Il évalua d'un regard la hauteur du petit mur, puis escallada. Il peina un peu moins qu'il aurait pu le craindre. Ça aussi, c'était la jeunesse : le corps se pliait aux volontés de l'âme. Parvenu de l'autre côté, il s'assit sur un talus herbeux. La nuit était résolument pacifique. Un grillon, quelque part, pinçait sa guitare. Des oiseaux muets établissaient, avec une étrange lenteur, des relais d'arbre en arbre. Le vieillard ne bougeait pas. Dans le village, au loin, le car pétaradait, bondé d'impatiences, d'humeurs, de tricheries — avec tous ces paniers qui devaient frauder l'octroi. A part cet ilot de bruit et le grillon guitariste, la campagne était comme écrasée par le silence. Les pas, on les entendrait venir de loin.

Au bout d'un long moment, il sembla au marquis qu'on marchait sur le chemin. Ce n'était que le pas d'un seul homme. Sans doute celui de quelque ouvrier agricole rentrant chez lui. Saint-Oyen sourit en songeant que ce passant frôlerait un drame sans le savoir. Il est assez merveilleux que les hommes ne décèlent jamais qu'ils marchent au milieu des catastrophes, ils marchent vers elles ou pour elles. Celui dont la maison va se fendre ou s'écrouler, dort, il n'entend pas gronder la terre. Celui qu'un arrêt du cœur va crocheter quand il sortira de son travail roule sa cigarette avant de sortir du bureau... Le pas se rapprochait. Le marquis commença à s'inquiéter, car c'était un pas martelé, un « pas avec des bottes ». Impossible d'en douter : c'était un soldat qui venait. Peut-être que ce soir la patrouille ne passerait pas. Tout à coup, Saint-Oyen se rendit compte que son projet confinait à la folie : il voulait tirer sur un groupe d'hommes. Même dans l'hypothèse assez improbable où il en atteindrait plusieurs, il resterait assez de soldats pour lui courir après.

Tandis qu'un seul...

Le hasard lui envoyait un crime parfait ; le crime pour un seul. Mais en vérité, ce soldat n'était pas seul, ce qu'on appelle seul. Il se présentait idéalement accompagné par toutes les armées ennemies du monde. Il était le soldat qui se croit vainqueur. Il marchait avec insouciance sur un sentier qui avait été tracé avant lui et qui ne l'avait pas été pour lui. Il écrasait sous les clous de ses souliers des insectes dont il ne connaissait peut-être même pas les noms dans sa langue de guimauve. Il marchait fermement parce que ses chefs occupaient les meilleurs hôtels du village et les meilleurs hôtels de toutes les villes de France — parce qu'à tous les carrefours de France, tourisme insolent — il y avait des pancartes noires et blanches qui n'indiquaient pas notre chemin. Force aveugle de la sottise ! Il marchait unique et multiplié, ayant par d'autres passé sous l'Arc de Triomphe, ayant violé Menton, piétiné les blés de juin dans les plaines de Chartres, monté la garde aux Invalides, tiré à Vincennes sur des otages. Forcé aveugle de la sottise ! Il ne savait point qu'il allait enfin rencontrer son ennemi : non plus une armée sans chefs,

ou qui se croit sans chefs, mais un seul homme, un seul, multiplié comme lui, multiplié par l'humiliation de ceux qui ont vu passer sous l'Arc de Triomphe, violer Menton, piétiner des blés innocents, livrer leurs parents comme otages...

Le marquis se souleva légèrement — sa tête dépassa un peu la crête du mur. Une allégresse lyrique lui faisait battre le cœur. Il ne vit pas d'abord autre chose que la craie de la lune sur le chemin. Le pas qui grandissait fit taire le grillon guitariste. Il n'y eut plus soudain, dans l'univers, que ce pas monstrueux et torturant. Et ce pas devint assourdissant quand l'homme parut, à dix mètres. Le marquis saisit son arme, il pensa qu'il fallait tirer tout de suite. Mais une bizarre curiosité fit qu'il se donna quelques secondes d'attente. Il voulait voir le visage en qui il résumait toute sa haine, et qu'il allait s'offrir comme la tête de saint Jean-Baptiste, sur un plateau, isolée, privée de son corps, si miraculeusement isolée que la mémoire ne l'oublierait plus. Peut-être pour sa femme, pour sa fiancée ou sa mère, avait-il des traits merveilleux, ce soldat ; mais pour le marquis il était l'anonyme, il avait tous les traits coagulés et ainsi réduits à rien d'une armée qu'il fallait abattre...

Le soldat n'était plus qu'à cinq mètres. Bonne distance, n'est-ce pas ? Qu'en eût pensé M. Gastinne-Renette ? Le marquis leva son arme. Il la leva pour tirer.

Et il ne tira pas.

Il ne tira pas.

Car toute une morale ancienne (dix siècles d'aïeux à l'arme blanche, à la poitrine découverte, d'aïeux à Azincourt, à Fontenoy, à Reischoffen...) venait de parler en lui, plus haut que la colère — le seul sentiment humain



Les livres et les journaux clandestins étalés sur la table...



qui n'ait pas de parentés. Et il entendait, clairement, les banalités habituelles : tuer un homme sur un champ de bataille c'est normal... mais dans des conditions pareilles, mais de Saint-Oyen, attention... quand tu te bats en duel, tu as le visage découvert...

Cet homme n'était pas mûr pour son temps peut-être, il ne savait pas quelle est la chance terrible et magnifique de la guérilla, ce que c'est de respirer dans un buisson, danger contre danger. Qu'il le voulût ou non, il avait encore gardé les gants blancs de l'escrimeur.

Le soldat, déjà passé, sifflait *Santa-Lucia*. Rassuré, le grillon l'accompagnait de sa guitare.

Le sentiment de son impuissance fondamentale, celui de sa vieillesse inexorable firent au marquis un affreux réveil le lendemain. De son lit, sans bouger, et l'œil seul en mouvement, l'œil terrible des paralytiques, il fixa les trois ou quatre portraits qui s'étaient amarrés aux murs de sa chambre, après combien d'escalades dans des salons de parade, dans des vestibules à valets poudrés ?

Le marquis Philippe voulut quand même leur montrer, à ces morts à l'intolérable sourire, qu'ils n'étaient plus l'univers, en tout cas pas l'univers des vivants. Tout est moins facile aujourd'hui que la guerre de Trente Ans, que la Journée des Dupes, que la Succession d'Espagne — jeux d'échecs de quelques-uns. Notre politique à nous est enchevêtrée à l'homme même : nouvel aspect de la question. Jadis l'homme se tenait en dehors des guerres qu'il faisait, qu'on lui faisait faire. Il se battait en aveugle, derrière des chefs qui avaient, seuls, le privilège de la clarté. Maintenant, chacun a son petit droit de lumière. C'est une conquête qui se paye de beaucoup de larmes, mais c'est tout de même une conquête. Voilà l'homme d'aujourd'hui : collectif, engagé en tout, qu'il soit chrétien, et celui-là sent que les dieux du Rhin menacent l'unité de Rome, qu'il soit socialiste, et celui-là n'ignore pas à quel appétit supplémentaire d'asservissement sont promis les travailleurs, qu'il soit libéral et capitaliste, et celui-là — même s'il pense qu'avec l'occupation et la guerre, les cours de la Bourse gagnent encore un peu d'illusion — sait bien que, quoi qu'il arrive, un autre système sortira de ce drame et qu'on lui imposera de nouvelles machines à compter où il perdra son habitude bourgeoise des bons petits comptes... Le marquis eût voulu crier cela à ses ancêtres, et leur crier : « Nous sommes au bout du terme ! » mais comment eussent-ils compris ? Alors, il leur donna l'aubade du petit jour. C'est-à-dire qu'il ouvrit la radio. D'ordinaire, il ne l'entendait que pour lui seul, ce n'était qu'un colloque passionné avec le monde passé au tamis d'une voix unique. Cette fois, le marquis Philippe exigeait qu'ils fussent des témoins, ces beaux messieurs de la guerre en dentelle. Il les regardait quand le speaker annonçait les bombardements réussis, l'avance des troupes en Russie, il souriait, il essayait de leur traduire les messages personnels, il tentait un cours de stratégie ; il faisait cela avec sérieux comme si ses morts familiers, crieurs de l'au-delà, allaient se retourner, disparaître de leurs cadres pour courir dans le néant et y porter des nouvelles.

Ce jeu dérisoire (façon comme une autre d'oublier un moment l'angoisse et le regret) le passionna tellement qu'il n'entendit pas qu'on frappait avec force à la porte du jardin. Pourtant, Dominique fit, contre son habitude, assez de bruit. Une troupe décidée de civils le repoussait dans la cour.

— Mais, messieurs... Mais, messieurs...

Ils étaient quatre, incolores, quant au visage, mais vêtus assez élégamment — comme s'ils eussent voulu dissimuler qu'ils étaient la police. C'était d'ailleurs la police italienne : les tailleurs de Rome et de Milan ont, chacun le sait, d'agréables subtilités ; ils font un gentilhomme d'un passant banal.

Les agents de l'O.V.R.A. entraînèrent Dominique dans la cuisine. Le chef s'assit près d'un fourneau et demanda à parler au docteur Bernevigine (il disait « dottore »).

— Il n'est pas ici, fit Dominique.

Et, craignant de rougir, il alla soulever le couvercle de la cuisinière comme pour se rougir aux flammes.

Le chef sourit.

— Amenez-nous au « dottore ».

— Il n'est pas ici, répéta Dominique.

— Il y a été, alors ? dit l'autre toujours très souriant.

Le domestique, malgré son émotion, voulut paraître désinvolte : « Fouillez la maison, vous verrez bien ! », mais s'effara aussitôt parce que le policier lui répondit : « Naturellement, nous fouillerons la maison... » Le chef fit signe à ses hommes, passa dans l'office — avec un sourire attendri pour le plateau de fruits qui traînait sur le blanc frigidaire — puis dans le salon.

— Où sont les chambres ?

Dominique leva le bras vers le premier étage, puis dit :

— Mais doucement, je vous prie, monsieur le Marquis doit dormir.

Il regarda son interlocuteur et s'étonna que le mot « mar-

quis » n'éveillât aucun respect sur ses traits. Peut-être aurait-il dû dire : « Marchese... » ? Le chef était déjà sur la première marche. Dominique regarda ses pieds. Si, l'autre devait avoir compris. On voyait tout de suite qu'il allait monter doucement, à pas feutrés. Ce fut à ce moment que, dans le silence, jaillirent brusquement, glapis, hurlés, le *God Save the King* puis *l'Internationale*. En haut, le marquis, étant tombé sur la célébration d'une nouvelle victoire russe, donnait de l'hymne à ses morts. Dès les premières mesures, les policiers s'étaient figés. Un reste de vie militaire, ou d'amitié anglaise, on ne savait pas, leur donnait cet air de pierres taillées. Mais au chant de vengeance et de liberté ils s'ébrouèrent ensemble, comme des chiens quand ils sortent de l'eau. Le chef gravit quatre à quatre les marches, et ses hommes empêchèrent Dominique de le dépasser.

Dominique cria :

— Monsieur le marquis, attention...

Mais c'était déjà trop tard. L'homme de l'O.V.R.A. avait ouvert la porte de la chambre. Le marquis pensa que c'était son petit déjeuner qui entraînait. Il tournait le dos à la porte, il ne bougea pas. Le chef, qui avait retrouvé son sourire, attendit une seconde sur le seuil. Il savourait cette surprise de théâtre, le spectacle de ce vieillard enroulé dans des couvertures, dans des cache-nez, et qui adoucissait le pain de sa solitude avec des confitures de haine. Puis il dit, soudain :

— Bonnes nouvelles, ce matin ?

Aucun étonnement ne se peignit sur le visage du marquis.

— Excellentes, ma foi, répondit Saint-Oyen sur le ton le plus naturel du monde. L'affaire de Messine est réglée... Et, d'un coup de doigt sec, il arrêta la radio.

— Vous savez que c'est défendu ? dit le chef.

Le marquis se leva, alla prendre une cigarette et l'alluma posément. Il était ravi. Il jouait sa scène. Il se croyait Le Bargy.

— Vous parlez italien ? demanda l'autre.

Choqué, Dominique, du seuil, répondit très vite, en insistant sur le titre :

— Monsieur le marquis ne parle pas italien.

— Les Français font un peu trop ce qui est défendu, dit banalement le policier, mais avec l'accent d'une grande conviction, d'une conviction beaucoup plus germanique qu'italienne.

« Celui-là a pris des leçons à Berlin », pensa le marquis.

— Ces messieurs cherchaient le docteur Bernevigine. Naturellement ils ne l'ont pas trouvé.

M. de Saint-Oyen se redressa :

— Le docteur Bernevigine ne vient que lorsque je l'appelle : pour un rhume ou pour un panaris. Or, je me porte très bien en ce moment.

Le chef le regarda avec attention, étonné d'une telle insolence. Peut-être eut-il même une seconde de désarroi. On ne le recevait jamais sur ce ton dans les maisons où il se présentait. L'indifférence, la cautèle, la crainte, la stupeur bien ou mal jouée. Mais pas la morgue. Un mouvement d'énervement lui échappa. Il eut soudain un accent français très pur :

— Ah ! si vous le prenez comme ça... C'est déjà assez louche, cette radio.

Et se tournant vers ses hommes :

— Ouvrez donc les armoires.

Maintenant, les tracts, les journaux clandestins, les poèmes anonymes, les coupures vengeresses ou comiques dont le marquis depuis trois ans a fait un choix méticuleux et qui composent un étonnant réquisitoire contre le régime, contre les traîtres serviteurs de l'axe — tout cela, étalé sur la table ou débordant des tiroirs, n'est plus qu'une collection, une curiosité c'archives, mais agit, parle, prend l'apparence d'une machine de guerre. Le marquis, joyeux, se sent enfin (enfin !) trahi par le hasard. Le chef des policiers ne sourit plus du tout. L'air de la chambre lui-même a changé. Ce n'est plus l'air confiné que respirait un homme hésitant encore entre sa vie tardive et ses souvenirs. Un vent fatal a idéalement ouvert les fenêtres. Il est entré, il secoue les rideaux. Il pousse des nuages



Il voit l'entrée du camp, le dortoir où se nouent des amitiés...

d'oubli vers les portraits qui achèveront plus vite de se ternir.

Le chef lève la tête. (Il était assis devant une table et feuilletait des numéros de *Combat*).

— Il faut me suivre, monsieur.

Ecrasé, ahuri, Dominique essaie machinalement de remettre de l'ordre dans une pile de chemises arrachée de la commode. Monsieur le marquis n'aime pas le linge froissé. Et la morale, elle non plus, n'aime pas ça... Puis, tout d'un coup, il mesure — c'est comme si le monde finissait en cet instant — l'inutilité de tout geste d'ordre. Le désordre est dans cette maison, et il faut obéir au désordre. Lui obéir, ce sera par exemple choisir, alors que la saison est douce, dans le lot des sweaters de son maître les lainages les plus chauds, ceux qui ne sont pas les plus voyants, ceux qu'on ne mettrait pas en public. Gravement, Dominique va chercher une petite valise et semble commencer, au bord des sanglots, la dernière toilette de son cher monsieur Phiphi.

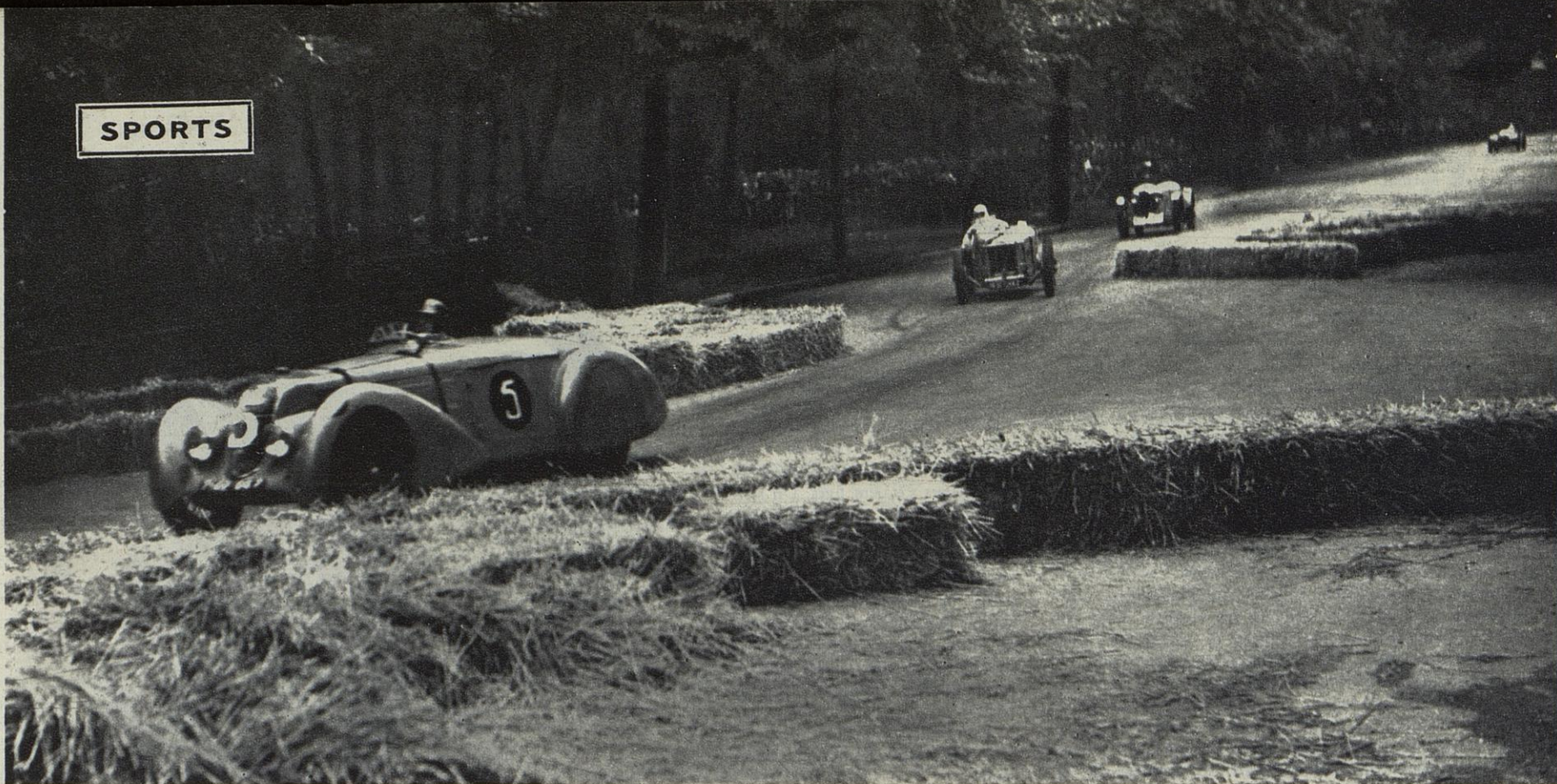
Et le marquis dans tout ça ? Ah ! lui, il a envie de tendre la main à ces hommes qui vont l'emmener, qui sont ses sauveurs sans le savoir, car ils vont l'emmener vers la vie, vers cette vie froide et chaude, affamante et nourrie, des camps où attendent les frères de prison. Pour lui, le temps est cette fois à jamais aboli. Il prend sa place d'homme dans le temps le plus pathétique qui ait jamais sonné à l'horloge de l'univers. Et c'est, de surcroît, le temps de l'action. Une puissante allégresse le soulève et lui donne dans une claire vision tous les contours de ce monde auquel il aspirait sans en trouver le chemin ni la forme. Il voit l'entrée du camp, le dortoir où se nouent les amitiés en même temps que les rêves, des amitiés qui ressemblent à des rêves. Il va courir vers les lieux mêmes où les monstrueux entrepreneurs de silence croient nous mettre le bâillon, sans savoir qu'en fait ils nous restituent le droit à la parole. Et à l'avance, comme pour s'annoncer, tandis qu'on lui fait signe de quitter sa maison, qu'on croit lui faire le signe qui le privera de sa couronne et de ses privilèges, de ses draps armoriés et de ses vestons de tweed, de son vieil honneur et de ses rentes toujours fraîches — à l'avance, comme pour s'annoncer à ceux qui gardent dans les cassettes de leur cœur commun le seul bien commun qui est la liberté, il crie : « Hourra ! »

Et, dans sa voix, il y a enfin toute cette jeunesse dont sa vie entière, pas une fois, n'avait su lui prêter l'accent.

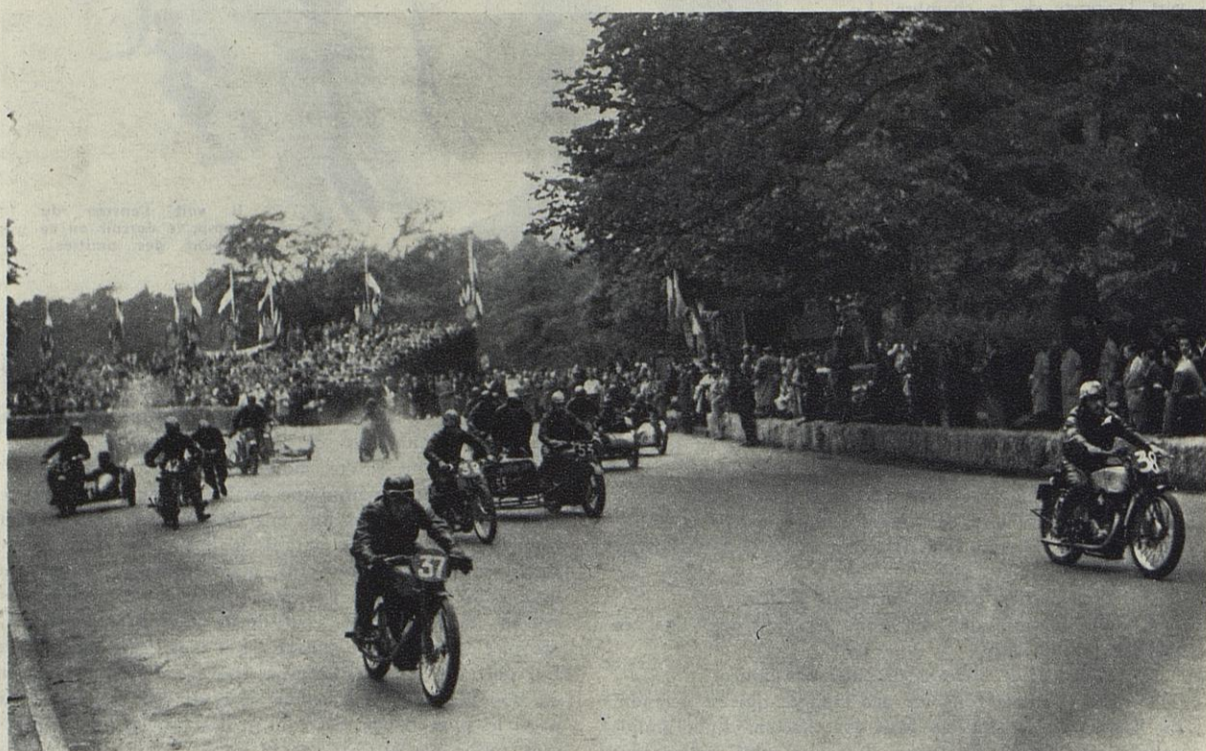
Été 1943.

(1) Voir nos numéros des 18, 25 août, 1<sup>er</sup> et 8 sept.

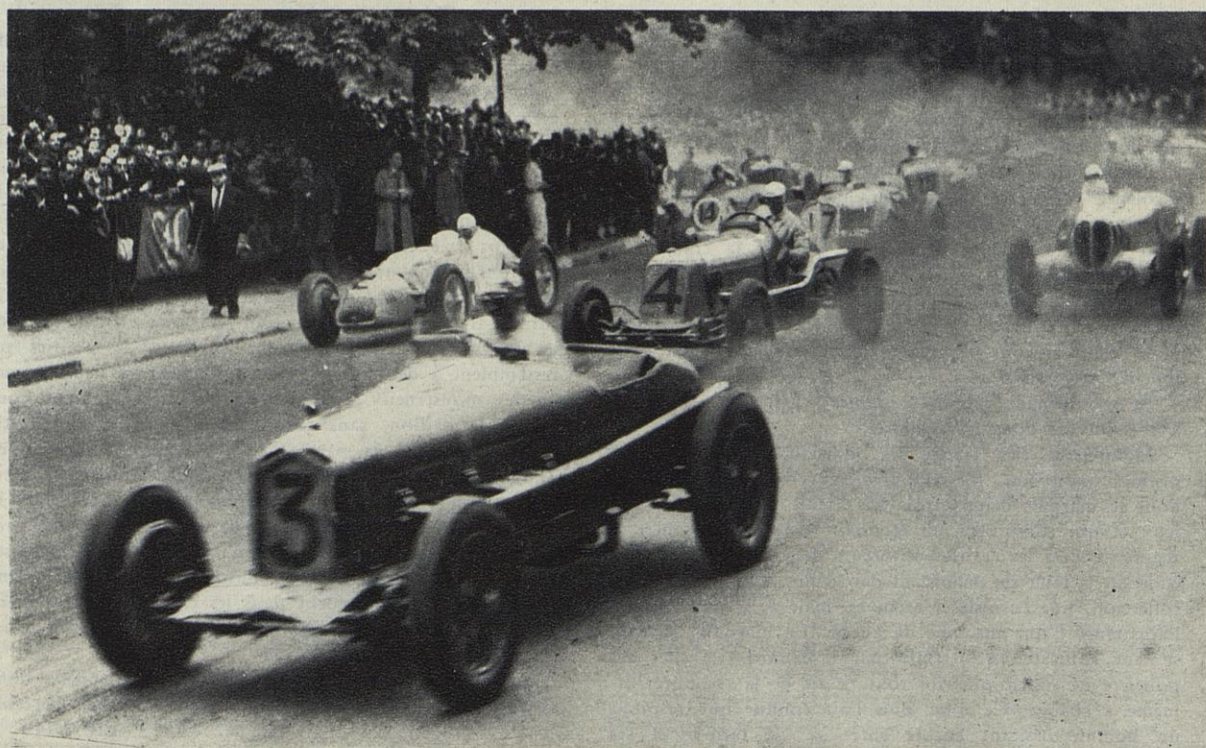




LE DEPART DE LA PREMIERE COURSE AUTOMOBILE DISPUTE EN FRANCE DEPUIS 1939 VIENT D'ETRE DONNE. LES CONCURRENTS DE LA COUPE BENOIST PASSENT LA PREMIERE CHICANE.



LE DEPART AU PIED DES TRIBUNES DES PETITES MOTOS ET SIDE-CARS, CATEGORIE OU TRIOMPHA PERRIN DEVANT EMO (N° 38).



LE DEPART DE LA COUPE DE LA LIBERATION : ETANCELIN (N° 3) EST AU COMMANDEMENT DEVANT GERARD (N° 4) ET CHABOUD.

## PARIS A VU RENAITRE LES COURSES AUTOMOBILES

UN magnifique succès sportif et populaire a marqué, à Paris, la reprise des courses automobiles. Cette fois, on avait évité au public le long déplacement de Montlhéry et c'est en plein bois de Boulogne que se disputaient les différentes épreuves.

Que faut-il admirer le plus ? La maîtrise des conducteurs qui, sur ce circuit coupé de chicanes et assez difficile dans son ensemble, réalisèrent de belles moyennes, ou le fait qu'ils purent aligner des voitures au point, chaussées de pneus en parfait état, dans une période aussi difficile que celle que nous traversons ?

L'épreuve principale était réservée aux voitures de plus de 3 litres de cylindrée. Wimille, Sommer et Etancelin en étaient les vedettes. Ce dernier, ayant eu son réservoir crevé, dut abandonner. Le lieutenant J.-P. Wimille, qui menait une Bugatti de 300 chevaux, prit la tête dès le troisième tour et la conserva jusqu'au poteau malgré une belle défense de Sommer, sur Talbot, réalisant l'excellente moyenne horaire de 112 kil. 812.

La Coupe de la Libération, réservée aux voitures de 1.501 centimètres cubes à 3 litres de cylindrée, fut l'occasion d'une lutte très serrée entre Louveau, sur Maserati, et Veuillet, sur M.G. Après vingt-cinq tours, il ne restait que six concurrents en course. Finalement, Louveau triompha, couvrant les 100 kilomètres à la moyenne de 98 kil. 143. Moyenne toutefois inférieure à celle réalisée par les grosses motos.

Créée en souvenir du grand champion assassiné durant la guerre, la Coupe Robert Benoist, réservée aux voitures de 1.500 cmc., fut pour Gordini, pilotant une Simca, une facile victoire. A part Brunot, Gordini doubla tous ses concurrents dès le vingtième tour, établissant le record du tour à 92 km. 547 pour le porter, par bonds successifs, à 96 km. 567. A noter que le vainqueur pilotait une voiture de 1.100 cmc, alors que Brunot conduisait une Riley de 1.500, terminant, néanmoins, à 1 m. 5 s. du vainqueur.

Abandonnant les motos de 500 cmc., Monneret courait sur 350 cmc. Cela donna lieu à un duel serré entre Monneret, Cauchy et Lhéritier. Monneret faisait une belle course contre le néo-professionnel Lefèvre, établissant à 104 kil. de moyenne le record du tour. Mais, tandis que Lefèvre, accidenté, abandonnait, Monneret se faisait passer au dix-huitième tour par Cauchy, pilotant une Velocetti, qui triomphait à 101 kil. 428 de moyenne, ces deux hommes précédant les amateurs Lhéritier, Roland et Couchy.



René MOYNET.

WIMILLE APRES LA COURSE.



# QUAND TERPSICHORE était harcelée à Paris par le S.T.O.

Les jours anniversaires que nous traversons, avec autant de soulagement que de fierté, coïncidant avec l'arrêt des spectacles à Paris, et notamment des spectacles de danses, qui ont été si variés et si brillants ce printemps, nous invitent à rechercher comment les danseurs ont pu traverser les épreuves récentes.

Ceux qui étaient prisonniers sont rentrés : plusieurs avaient été libérés assez vite. Tel Edmond Linval : rapatrié comme malade, il se fixa d'abord dans le Midi où il put rétablir sa santé ; il figura bientôt dans des compagnies de ballets à Monte-Carlo, à Nice, puis, à la faveur d'une tournée en Espagne, il s'installa dans ce pays, dont il vint seulement de revenir, après avoir donné pendant près de trois ans des spectacles de danse à Madrid principalement. Il y retrouva Paul Gouhé, premier danseur de l'Opéra, lui-même parti pour l'Espagne dès les premiers temps de l'occupation. Moins heureux, Lucien Legrand demeura dans un camp de prisonniers pendant toute la durée de la guerre et vient seulement de rentrer à Paris : attaché dix mois, d'abord, à une usine de papier à cigaretttes, il entra au camp (Silésie) ; faisant partie de l'équipe de théâtre du *Stalag*, il put maintenir son entraînement et il s'apprêta à reprendre sa place à l'Opéra. Son camarade Georges Romand, également prisonnier, eut moins de chance, si l'on peut dire, et demeura dans un Kommando de travail ; libéré cet été, il a déjà repris son poste à l'Opéra.

À Paris et sur la Côte d'Azur, le travail dans les studios de danse avait repris assez vite ; les grandes écoles parisiennes, ouvertes par les célèbres professeurs russes, et les classes de l'Opéra regroupèrent leurs élèves. Les spectacles retrouvèrent une certaine activité, et le petit monde de la danse, dans l'atmosphère terne de la capitale occupée, poursuivait son entraînement et son travail. À côté de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, du Châtelet, qui possèdent un corps de ballet permanent, les revues de Tabarin, du Lido, des Folies-Bergère et les numéros d'attractions chorégraphiques montés sur des scènes diverses appellent constamment des recrues. On voyait aussi parfois des entreprises éphémères, tels les ballets des Baladins, qui parurent sur la scène du théâtre Marigny et qui laissent un joli souvenir. La vie — une certaine vie ! — s'organisait.

Sur les têtes des danseurs planait bien la menace permanente du fameux Reissel, préposé par les Allemands au recrutement de chanteurs, de musiciens, de danseurs, d'acrobates... que réclamaient les divertissements de la race des Seigneurs, et dont les bureaux des Champs-Élysées étaient bien loin d'être fréquentés uniquement par des volontaires. Chaque soir, ou presque, il se rendait dans un de nos théâtres, suivant avec prédilection les spectacles de variété, et le lendemain, il convoquait tel ou telle artiste qu'il invitait, ou mettait en demeure, d'accepter un engagement. Le plus souvent « l'invité » réussissait à éluder la menace : il présentait quelque certificat de mala die ou abandonnait l'engagement qui lui avait valu le regrettable honneur d'être remarqué, changeait de domicile, partait pour la province...

Mais avec l'institution du sinistre Service du Travail obligatoire, les choses commencent à devenir plus sérieuses et les échappatoires moins aisées. Après l'enrôlement des spécialistes, la rafle s'étendit rapidement et largement au delà des usines, et quand toutes les administrations eurent fourni leur contingent, les danseurs eux-mêmes furent recensés et touchés par les ordres de départ. Ce fut, bien entendu,

une véritable panique ; car le tragique de l'histoire est de penser que ces garçons, qui ont consacré de longues années de leur jeunesse à s'initier aux arcanes de leur art, au prix d'efforts à la fois persévérants et dispendieux, étaient menacés d'être affectés à quelque manufacture, pour y devenir tourneur d'obus, manutentionnaire ou balayeur d'ateliers.

En fait, les départs forcés demeurèrent rares et chacun put finalement défendre sa position d'artiste, à force d'astuce et en renouvelant, avec d'inépuisables ressources d'imagination, les prétextes et les échappatoires.

On vit cependant partir Christian Føye, de l'Opéra-Comique — que ses récitals récents ont mis en belle évidence — « ouvrier », il demeura trois mois dans une usine avant de réussir à se dégager : il put alors rejoindre une petite troupe d'artistes qui parcouraient les camps de prisonniers. Rentré à Paris, il vécut à demi caché, logeant ici ou là et travaillant chaque jour à l'Opéra-Comique... Il y eut aussi Jacques Milliard de l'Opéra : requis S. T. O., versé directement aux usines Siemens, à force de se débattre il put abandonner ce travail rebutant pour se voir offrir d'être, dans un film, le partenaire de Marika Rokk : honneur qu'il déclina. Echappant aux menaces il se perdit à Berlin même dans un vaste *unterweld*, subsistant de ci, de là, parmi une plèbe immense de « déracinés » épars dans la ville et ses énormes banlieues. Les Russes le remirent dans un camp d'où il s'échappa et regagna la France au prix d'une belle partie d'auto-stop aux péripéties inépuisables... Jean Babilée connut également de fort près la menace du voyage. Lorsqu'en 1939 le corps de ballet de l'Opéra se rendit en Espagne, au retour, il préféra demeurer dans le Midi : il participa — et fort brillamment — à des spectacles de danse à Monte-Carlo, à Cannes ; il réintégra l'Opéra, mais, dans les derniers mois de l'occupation, il fut touché par un ordre de départ : le jour fixé, il... se trompa de gare et, par Austerlitz, gagna nos vertes campagnes.

L'aventure d'un autre groupe de danseurs nous est contée par l'un de ses héros, le danseur Teddy Rodolphe. Il avait appartenu, nous dit-il, aux Baladins ; et Reissel avait trouvé ce programme à sa convenance. Longtemps le chef de cette troupe, le danseur et maître de ballet Boris Kniasseff, avait réussi à éluder le départ, prétextant tour à tour l'usure des costumes, l'insuffisance des décors, des déficiences dans la troupe. Voici Teddy Rodolphe touché par un ordre de départ du S. T. O. : et de même un autre danseur Jacques Ribes, et un troisième André Dumas. Pendant quelques semaines ils se cachent, couchant dans des caves maintenues couvertes la nuit, ou dans le studio de leur maître. Celui-ci, voyant la menace se resserrer, et déferler la honteuse marée des délations, accepte de faire affecter ces danseurs à sa troupe fantôme. Reissel croit triompher et aussi le recruteur de Sauckel. Deux jeunes ballerines, encore élèves, recrutées d'office, partirent avec leur mère. À la gare, chacun reçut le saucisson réglementaire et monte dans le traditionnel wagon sans fenêtres des trains d'ouvriers. À l'arrivée, il fallut encore se débattre durement pour échapper de justesse aux colonnes partant vers les camps et les usines. Après six mois, nouvelle bataille pour revenir en France ; puis, grâce au même jeu de délais et de tergiversations, tout nouveau départ fut évité. Du moins Teddy Rodolphe et ses camarades échappèrent-ils aux durs besognes de l'usine et restèrent-ils danseurs.

Pierre MICHAUX.

# AUTOUR D'UN LIVRE de croquis et dessins de Raoul Dufy

RAOUL Dufy apparaît aussi inimitable dans ses dessins que dans sa peinture. Si nous en doutions encore, la preuve nous en serait donnée par le très beau livre, contenant de nombreux dessins et croquis, « extraits des cartons et carnets » de Dufy, récemment publié par M. Louis Carré, qui leur donne en même temps une remarquable préface.

On se souvient des soixante dessins au trait de Dufy, qui accompagnaient le livre si vivant et si coloré de Gustave Coquiot, paru il y a une douzaine d'années. On y retrouvait beaucoup plus qu'une prodigieuse virtuosité. Il y avait là, exprimée parfois en quelques traits, toute l'atmosphère de la vie méridionale que Dufy a si subtilement sentie, si justement comprise. Mais malgré tout, comme il est un merveilleux illustrateur, il s'était attaché à un texte un peu anecdotique, d'ailleurs pittoresque et charmant.

Dans ce récent recueil, tiré de ses archives personnelles, on découvre un Dufy sans intentions, entièrement livré à lui-même, à son goût le plus immédiat, à son inspiration du moment, s'abandonnant à tous ses thèmes favoris, en pleine liberté créatrice. C'est cela qui est passionnant. On y voit partout cette attention aiguë, cette observation « éclair », mêlées au don de la poésie.

Ces thèmes choisis ne sont que des prétextes sans doute, mais comme ces prétextes lui plaisent ! D'abord la mer (« A bord du *Queen Mary* », « Sortie des 12 mètres à Trouville ») ; la campagne d'été, les champs, la moisson. Il y a dans tels de ces dessins un accent lyrique étonnant. Paysages du Midi, très beaux dessins de Cannes et de Nice ; croquis de Tarascon, d'une telle justesse ! Courses à Deauville et à Ascot ; châteaux, scènes du « monde », baccara à Deauville, bar du *Savoy*, pleins d'humour, d'observation caustique ; orchestres avec la forêt des instruments, etc. Tout cela est si aigu, si spirituel, si séduisant, si intelligent !

Nulle part sans doute on ne comprendra mieux Dufy que dans ces dessins qui s'étendent sur vingt-cinq ans (de 1918 à 1942), parce que nous sommes à la source. Nous y trouvons, à l'état pur, ce don, spontané et extraordinaire, de recreation, avec des moyens directs et qui lui sont rigoureusement propres. On sait trop bien quelle a été la nombreuse troupe de ses imitateurs. Cela risque de faire oublier ce qu'il y a de profondément original en lui. On ne voit guère à qui le comparer, à qui l'apparenter. On a tenté de l'imiter comme on contrefait maladroitement une écriture — la plus rapide, la plus imprévue, la plus déroutante qui soit.

Car le dessin de Dufy est aussi une écriture. Elle est d'abord le reflet scintillant de son esprit, et en aucun cas l'intelligence la plus aiguë et la plus souple n'a été plus intimement mêlée à la sensibilité.

Oui, vraiment, Dufy recrée par son seul trait, avec une étonnante sûreté, sans l'aide de la couleur, une image du monde qui n'appartient qu'à lui, qui sans lui n'eût pas existé (si l'on y songe, on peut en dire autant de très peu d'artistes), ou plutôt une infinité d'images qui, à un moment donné, malgré leur vérité, se relient entre elles pour former un monde féerique.

Ce mot de *féerie*, dont on a parfois usé à tort et à travers, convient vraiment à Dufy. Il a tout du magicien. Tels de ses dessins ressemblent à un ballet étincelant et tournoyant, fixé soudain au moment choisi par l'artiste, alors son rythme s'arrête une seconde — une seconde seulement — pour nous laisser une image enchantée, car cet art est le plus dynamique qui soit, il est tout en mouvement et en rythme, en accords imprévus et successifs, tout en surprise et en invention perpétuelle. Ainsi rejoint-il la musique par mille liens invisibles, et dans son essence même. Il donne pourtant l'impression d'une maîtrise et d'une sérénité toutes classiques.

Au fond, si l'on pouvait apparenter Dufy à quelqu'un, ce ne serait à aucun peintre, mais bien plutôt à Mozart. C'est plus que jamais à la musique de Mozart que je songe en voyant ces dessins. Il y a là, vraiment, transposées sur le plan visuel, la

fougue, l'élégance, l'apparente légèreté, la grâce ailée — et ce « quelque chose » d'indéfinissable qui en fait l'enchantement, ce mélange d'esprit et de poésie, indiscernable, cet art de glisser, de rester volontairement à la surface.

Ce que j'aime aussi dans ces dessins, c'est la précision et la sûreté du trait si juste, souvent elliptique, cette rapidité dans l'expression, qui tantôt cerne chaque contour, appuie sur tel détail, tantôt se contente de signes (presque « sténographiques », comme le dit Louis Carré) par exemple dans tels croquis de courses. Rien n'est plus rigoureux et plus juste que ces dessins jusque dans leur plus libre fantaisie. Mais nous n'en apercevons jamais la trame : c'est le grand art. Là où l'allusion suffit. Dufy n'insiste pas. Ainsi, rien n'est inutile, rien n'est en surcharge.

De là cette lumière qui joue à l'aise, cette absence de poids. Tout paraît lourd en comparaison. L'art de Dufy est délié de la pesanteur, comme il l'est des rapports usuels, des plans et des volumes. Rien n'est plus aérien. C'est vraiment l'esprit de la danse. C'est ce qui donne à tout ce qui touche le crayon ou la plume de Dufy, sans besoin même de la couleur, cet air de fête dans la lumière.

J'aime enfin ce *naturel* qui semble défier toutes les conventions, être en rupture totale avec les écoles et les chapelles, cette liberté absolue d'expression. Il y a là quelque chose de salubre comme l'espace et ce vent marin qui souffle sur ses régates et ses ponts de paquebots.

Dufy est-il « abstrait » ou non ? Voilà un difficile problème à l'usage de nos théoriciens. Il y a chez lui une double et continue activité de la mémoire et de l'imagination visuelle, un retour également incessant à la réalité la plus aiguë, alliage dont lui seul pourrait nous dire le secret.

Il y a un seul portrait dans cet album (celui de Fernand Fleuret), mais qui nous montre combien Dufy est ouvert à la vie profonde et à la vérité des êtres, et tout à coup l'accent devient plus grave. Vraiment Raoul Dufy fait partie de ces quelques rares et grands artistes qui, à chaque époque, demeurent inclassables.

Fernand PERDRIEL.

## GALERIES D'ART

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE  
12, rue Royale  
Tous les jours, sauf lundi.

ORFÈVRE  
**CHRISTOFLE**

Achète services argenterie,  
porcelaines et cristaux.

281, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup> étage)  
De 14 à 18 heures. Ouvert samedi.

## RUBRIQUE LITTÉRAIRE

Livres  
de luxe  
illustrés en  
souscription



**O.C.E.L. Editions**  
(documentation M)  
21, Quai des Grands-Augustins - Paris

Jean Rousseau Girard  
LIBRAIRE - EXPERT  
36, RUE LE PELETIER  
**TRÈS IMPORTANT CATALOGUE**  
de beaux livres de toutes époques  
EN PRÉPARATION (à retourner dès maintenant)

89<sup>e</sup> Année - N<sup>o</sup> 4325

**LE MONDE ILLUSTRÉ**

Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR GÉNÉRAL : Pierre NAQUET

RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE

COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay — Tél. : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37  
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"  
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII<sup>e</sup> - Téléphone : Anjou 04-80  
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél. : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52

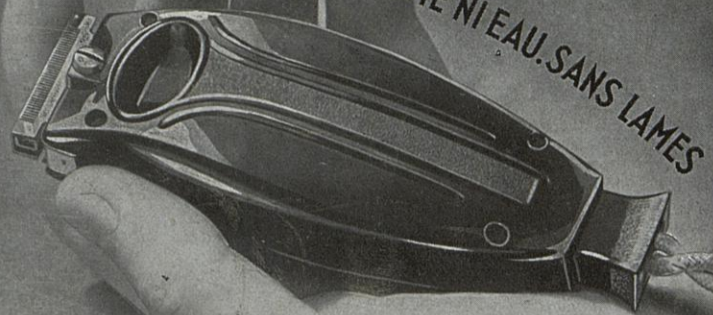
Le Directeur-Gérant : Pierre NAQUET.





# L'avenir au Rasoir Electrique

\*SANS SAVON. SANS CRÈME NI EAU. SANS LAMES



Rasez vous de près, à sec,  
avec

## CADILLAC

LE RASOIR ÉLECTRIQUE DE QUALITÉ



FABRIQUÉ EN FRANCE PAR SOCIÉTÉ CENTRAVENTE  
SERVICES COMMERCIAUX : 5, rue de la Renaissance, Paris, 8<sup>e</sup> - ÉLY. 10-86.

**COGNAC**  
**ROUYER**

MAISON FONDÉE EN 1801

**POUR  
RECONSTRUIRE  
LA FRANCE**

**PRODUIRE  
ÉPARGNER**

**BONS DE LA  
LIBÉRATION**  
à intérêt progressif